

Paul Desalmand

**STENDHAL
ET MOI,
ET KIERKEGAARD,
ET L'HUMOUR**

**Conférence prononcée à la
Bibliothèque historique de la Ville de Paris
24 rue Pavée dans le IV^e
le mercredi 4 janvier 2012
à 18 h 30**

**Deuxième version mise sur le site armance.com (21.1.2012).
Une version recorrecte et comprenant les réponses aux questions
remplacera celle-ci ultérieurement.
Voir aussi sur le même site un recueil de citations de Kierkegaard
tirées des 19 volumes des œuvres complètes.**

SOMMAIRE

[Introduction].....

STENDHAL ET MOI

**SUR *CHER STENDHAL, LES FILS D'ARIANE* ET AUTRES
CONSIDERATIONS.....**

ET KIERKEGAARD

[Introduction].....

DEUX ÉVÉNEMENTS FONDAMENTAUX

Le Christ en croix.....

La rupture avec Régine.....

ANALOGIES

Énumération.....

Commentaire de quelques analogies.....

La graphomanie

L'impuissance

Le père

Les pseudonymes

OPPOSITION RADICALE

[Introduction].....

Le féminisme de Stendhal et le machisme de Kierkegaard

Stendhal

Kierkegaard

Recherche et refus du bonheur.....

Stendhal

Kierkegaard

Absence et présence de Dieu

Stendhal

Kierkegaard

LE POINT COMMUN : L'EXISTENTIEL

[Introduction]

Une pensée « existentielle ».....

Kierkegaard

Petite digression

Le refus de la foule

Intermède musical

Stendhal

Existentialistes ou pas ?

Stendhal

Kierkegaard

Trois stades sur les chemins de la vie

Le choix de la laïcité

Où l'on revient comme promis à Philippe Berthier.....

ET L'HUMOUR

[Introduction]

[Lecture d'éléments de « Préface » à *Préfaces*].....

[Conclusion]

NOTES

BIBLIOGRAPHIE

RÉPONSES AUX QUESTIONS /// à venir///

PETIT DICTIONNAIRE KIERKEGAARDIEN /// à venir///

CITATIONS PAR MOTS CLÉ DU JOURNAL /// à venir///

Chers amis, bonsoir.

Il y a un an, presque jour pour jour, Philippe Berthier, secrétaire général de notre association, et accessoirement professeur à la Sorbonne, m'a proposé d'intervenir dans le cadre de notre cycle de conférences. De chic, je lui ai proposé un titre : « Stendhal et moi, et Kierkegaard, et l'humour. » Un mois plus tard, il me reposa la question du titre, avec un soupçon d'inquiétude. Je sentais bien qu'il ne le trouvait pas très universitaire. Je mis fin à ses hésitations en maintenant : « Stendhal et moi, et Kierkegaard, et l'humour ».

Il ne faudrait pas en déduire que Philippe Berthier est « universitaire » dans le sens étriqué du terme, une sorte de réincarnation du Brichot de Proust. Ce que je dirai de lui à la fin de l'exposé montre tout au contraire qu'il en est bien loin.

Je comprenais les hésitations de Philippe parce que, peu de temps auparavant, il m'avait refusé un article pour notre revue *L'Année stendhalienne*, jugeant sans doute qu'il n'était pas assez dans le ton. Il s'agissait de la réponse faite à un éditeur qui me demandait un livre sur la cuisine de Stendhal. Vous pourrez lire ma réponse à l'éditeur dans un livre qui devrait paraître d'ici quelques mois et dont le titre est *Éditez-moi ou je vous tue !* Il ne faut jamais perdre une occasion de faire un peu de promotion, de se « poffer » comme disait Stendhal.

Il ne faudrait pas déduire de cela, qu'en proposant un titre à Philippe, j'avais une idée précise de ce que j'allais faire. Si cela peut vous rassurer, je crois être retombé sur mes pattes.

STENDHAL ET MOI

SUR *CHER STENDHAL, LES FILS D'ARIANE* ET AUTRES CONSIDÉRATIONS

Stendhal et moi. En 1999, j'ai publié, aux Presses de Valmy, un livre intitulé *Cher Stendhal. Un pari sur la gloire*. J'ai apporté cinq exemplaires de la seconde édition qui seront offerts à ceux qui, à l'issue de cette conférence, poseront une question intelligente. C'est à notre présidente, madame Béatrice Didier, que reviendra de décider si la question est intelligente ou non.

De nombreuses personnes, ayant lu mon *Cher Stendhal* ou ne l'ayant pas lu, m'ont posé la question : « Pourquoi Stendhal ? » Y réfléchissant, je me suis dit que j'aurais tout aussi bien fait un *Cher Montaigne*, un *Cher Rousseau*, et de même avec Maupassant, Gide, Dostoïevski ou d'autres auteurs que j'ai lus dans leur intégralité. Cependant, comme il n'y a pas de hasard dans la vie psychologique, je pense que mon choix a tenu à des raisons profondes qui m'échappent en partie. Toujours est-il que cette parution du livre consacré à Stendhal m'a conduit à être encore plus stendhalien que je ne l'étais, à adhérer à la secte des amis de Stendhal qui nous reçoit ce soir, et à caser Stendhal dans absolument tous les livres que je publie.

Lorsque Philippe m'a demandé cette intervention, il venait de lire mon second roman, *Les Fils d'Ariane*, les « *fisses* » ou les « *files* », les deux sens conviennent. Ma vanité m'a incité à penser que ce roman ne l'avait pas laissé indifférent. Il s'agit d'un roman de caractère autobiographique. Je n'aime pas trop le genre – excepté chez les grands auteurs –, mais, comme

pour le cas précédent, ce roman s'est imposé à moi, ce qui me fait dire à propos de mes deux romans qu'ils m'ont plus écrit que je ne les ai écrits.

Quand on écrit un texte de caractère autobiographique, il ne faut jamais répondre à la question qui vient inmanquablement et très vite : quelle est la part de ce qui est inventé et celle de ce qui est vrai ? Je vais cependant manquer à cette règle pour vous ce soir. Dans ce roman, un passage rappelle une scène de *La Chartreuse de Parme* que vous connaissez tous. Il s'agit du moment où le jeune Fabrice del Dongo discute avec sa tante la Sanseverina. Le comte Mosca, beaucoup plus âgé que Fabrice, en proie à une jalousie féroce, ne pouvant plus supporter ce spectacle, part brusquement sur ces mots prononcés pour lui-même : « Adieu vous autres ! Il faut éviter le sang ! »

Dans mon roman, la situation est inversée. C'est l'homme âgé qui parle avec la femme. Le jaloux est un gamin de treize ans qui a la tête farcie de Stendhal. Il pense à la serpe, aux pistolets cachés sous les poutres du toit. Finalement, se souvenant de la scène que je viens d'évoquer, il part en se murmurant : « Adieu vous autres ! Il faut éviter le sang. » Je suis obligé de dire que là je bidonne. Je ne vais commencer à lire Stendhal qu'à seize ou dix-sept ans. Il a sans doute beaucoup contribué à ma formation et il pourrait être intéressant de s'y attarder, mais Kierkegaard est vraiment un gros morceau et je vais me contenter de répondre à un admirateur, oui, oui, j'ai quelques fans, qui m'écrit :

« Si vous avez un incendie chez vous ou si vous avez une crise cardiaque, votre voisin de palier pourra vous aider : appeler les pompiers ou le SAMU. Stendhal ne pourra pas faire grand-chose pour vous... »

Voilà ce que fut ma réponse, laquelle servira de conclusion à cette première partie :

« Merci de vous intéresser à mon cœur, mais il ne bat pas la breloque et je mourrai sans doute d'autre chose que d'une crise cardiaque. Qui vous dit d'ailleurs que j'aie tellement envie de m'incruster. Quant à l'incendie, ne vous mettez pas en peine. Je vis dans une soupente. J'irai peut-être chercher la vieille dame du sixième qui n'est pas très lourde et, la portant dans mes bras, tel un héros de cinéma, je me sauverai par les toits. Installé un peu plus loin, je regarderai brûler mon immeuble avec le calme de Néron regardant s'embraser Rome. Espérant seulement que ma maîtresse qui habite au troisième n'en réchappe pas ».

Je passe ensuite à des choses plus sérieuses :

« Stendhal m'a soutenu dans la vie mieux que n'aurait pu le faire aucun voisin de palier compatissant. Il m'a aidé à garder le cap, à donner aux choses de l'esprit la part qu'elles méritent, à tendre vers une certaine élévation d'âme, et, pour le citer quasiment, à ne pas passer ma vie à haïr et à avoir peur². »

Il serait possible de s'intéresser plus longuement aux *Fils d'Ariane*, notamment à propos de la question du dévoilement dans la ligne de Montaigne, Rousseau, Stendhal, Gide. Ou encore sur la question du roman ironique. Il serait aussi possible de parler du caractère compulsif de l'écriture et dire, pour reprendre une formule de Barthes que ce roman comme son prédécesseur est plus né d'une poussée que d'une intention³. Ce qui paraît valoir tout autant pour les productions de Stendhal et Kierkegaard. Faudrait-il aussi s'arrêter sur le fait que je suis né à une centaine de kilomètres de Grenoble, ville natale de Stendhal comme on sait. Ou sur le

fait qu'en mélangeant toutes les lettres de mon patronyme, on obtient l'anagramme : SDAMNDALE. Ce serait accorder trop d'importance à ma petite personne. Il est temps de se consacrer à un auteur qui, comme Stendhal, fait partie des grands.

ET KIERKEGAARD

Si la proposition de Philippe m'a un peu embarrassé, c'est que j'ai un principe qui est de ne jamais faire un exposé sur un auteur sans avoir lu intégralement sa production. Pour Stendhal, c'était fait. Pour Kierkegaard, j'en étais loin, mais j'avais un an devant moi. J'ai donc lu les dix-neuf volumes des œuvres complètes, le volume de la correspondance et ce qui a été traduit de ses papiers intimes, soit cinq volumes à quoi s'est ajoutée une quinzaine d'œuvres critiques. Je n'ai pas eu le temps d'apprendre le danois.

Avant d'amorcer le parallèle avec Stendhal, je vais vous gratifier d'une synthèse éclair sur Kierkegaard. J'énumérerai ensuite les nombreuses analogies entre ces deux destinées, puis je montrerai comment les deux univers sont absolument incompatibles. Dans un dernier temps, ce qui constituera le cœur de l'exposé, et la partie qui m'a donné le plus de peine, j'essaierai d'analyser ce qu'ils ont en commun et ce qui fait qu'ils ont bien résisté au temps.

DEUX ÉVÈNEMENTS FONDAMENTAUX

À l'origine de l'œuvre de Kierkegaard, deux événements fondamentaux et même fondateurs. Il y reviendra sans cesse jusqu'à l'obsession. Le second est une conséquence du premier.

1. La rencontre de l'enfant avec une gravure représentant le Christ en croix.
2. La rupture de ses fiançailles avec Régine Olsen.

Je vais revenir sur le détail de ces deux évènements pour m'arrêter sur les raisons de leur importance. Mais il est déjà possible de montrer le lien du premier au second. La rupture des fiançailles est sans doute la conséquence d'une conception très exigeante du christianisme. Une perspective était toute tracée : le mariage et une vie de pasteur luthérien prêchant à longueur de dimanches la bonne parole. Or, à peine docteur en théologie, et donc apte à devenir pasteur, Kierkegaard rend à Régine la bague de fiançailles. Cette vie étriquée et confortable lui paraît inenvisageable. Une destinée se détermine plus souvent par un « non » que par un « oui ». Sa vocation d'écrivain et sa conception exigeante du christianisme au service de laquelle cette vocation allait se mettre impliquait de dire non au mariage.

L'imbrication des deux faits se marquera dans l'expression. Parlant des questions de religion, Kierkegaard en vient presque toujours à établir une analogie entre l'amour humain et l'amour de Dieu. Par exemple, après avoir dit que la foi n'a besoin ni d'explications ni de preuves, il évoque un homme en proie à un grand amour pour une femme. Celui-ci n'a pas besoin d'entrer dans le détail des raisons pour lesquelles il aime. Comme pour la foi, s'il le faisait, nous pourrions en déduire qu'il a déjà quitté le domaine de l'amour absolu⁴.

Le Christ en croix

La question qui vient à l'esprit est de savoir pourquoi cette gravure du Christ en croix a eu un tel impact sur l'enfant. Le père de Søren qui suivait de près l'éducation de son fils faisait un jour défiler sous ses yeux des vignettes. L'enfant fut bouleversé par la représentation du Crucifié, souffrant, sanglant qu'il revit ensuite en d'autres occasions. L'atmosphère de cette famille a dû y être pour beaucoup. Le père avait lui-même le christianisme mélancolique et pour des raisons précises. Alors qu'il était âgé de douze ans, mécontent de sa misère, il était monté sur un rocher et, le poing brandi vers le ciel, avait maudit Dieu. Søren parle d'un tremblement

de terre. Le mystère n'est pas éclairci, mais il y avait sans doute des choses plus graves dans l'aveu du père à son fils.

Le Ciel n'avait pas paru particulièrement fâché par cette malédiction du gamin puisque, par la suite, le jeune homme était parti à Copenhague où il avait rapidement fait fortune. L'État du Danemark avait fait banqueroute, mais quelques spéculateurs s'étaient enrichis. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Les malheurs viennent après. Michael Pedersen Kierkegaard perd sa première femme, puis cinq des sept enfants qu'il a eus de sa seconde femme, une servante épousée en catastrophe, parce qu'enceinte de presque cinq mois, peut-être à la suite d'un viol. Il perd aussi une bru qu'il aimait beaucoup. Michael est convaincu d'être en proie à une malédiction qui le conduirait à survivre à tous les siens. Les choses tourneront autrement puisqu'il meurt avant son aîné qui deviendra évêque et avant son cadet, notre philosophe.

Le contexte familial va donc, dans ce milieu imprégné de piétisme, vers une vision tragique du christianisme. Il y a des gens qui ont le vin gai et d'autres qui l'ont triste. Comme son père, Kierkegaard a le christianisme triste. Cette religion est, à ses yeux, indissociable de la souffrance. Pour un autre travail, j'ai été amené à relire *La Pesanteur et la Grâce* de Simone Weil dont certains accents sont très kierkegaardiens. Au terme de cette lecture, j'ai eu le sentiment d'une volonté commune à ces deux auteurs, celle de finir crucifiés. À y regarder de près, il y sont, l'un et l'autre parvenus.

La rupture avec Régine

Kierkegaard rencontre Régine Olsen (1822-1904) alors qu'elle a quatorze ans. Les fiançailles ont lieu en 1840 (10 septembre) ; elle a dix-sept ans et

lui vingt-six⁵. Elle l'a préféré à un autre prétendant qui lui sert plus ou moins de précepteur. La rupture a lieu en 1841, le 11 octobre, soit un peu plus d'un an après l'engagement. Søren avait été reçu docteur en théologie moins d'un mois plus tôt (20 septembre 1841).

Dans cette rupture, il faut distinguer l'aspect social et l'aspect presque métaphysique, religieux en tout cas. Des fiançailles étaient alors au Danemark, comme ailleurs, une chose socialement officielle, sérieuse et leur rupture relevait de l'infamie. À la suite du manquement à sa parole, Kierkegaard, habituellement très casanier, éprouvera le besoin d'aller étudier à Berlin, le temps de se faire un peu oublier. Sur le plan affectif, la plaie ne se refermera jamais d'autant plus qu'il passe son temps à la raviver et que la promise se marie en 1847. Elle a donc à ce moment-là vingt-cinq ans et lui trente-quatre.

Pour comprendre l'importance du conflit, il faut se reporter à un livre de Kierkegaard intitulé *Crainte et tremblement* paru en 1843⁶. Le thème central est l'histoire d'Abraham tirée de l'Ancien Testament. Dieu a promis une postérité à cet homme, mais cette promesse tarde à se concrétiser. Finalement, alors que lui et sa femme Sarah sont très avancés en âge, il leur naît un fils, Isaac. Mais, un peu plus tard, voilà que Dieu demande à Abraham de lui sacrifier son fils sur telle montagne. Abraham marche trois jours avec Isaac, prépare le bois pour le bûcher, aiguisé son couteau pour égorger son jeune garçon proprement. Au dernier moment, Dieu, avec l'aide d'un ange, substitue un agneau à l'enfant.

Nous sommes en présence d'un conflit entre la morale et la foi. Le devoir interdit de tuer et la foi l'exige. Toutes proportions gardées, l'affaire des fiançailles rompues correspond à ce schéma. Moralement, cette rupture est indéfendable. Au manquement à la parole donnée s'ajoutent les souffrances

infligées à la jeune fille par un homme beaucoup plus mûr qu'elle. Nous sommes, du point de vue moral, dans la faute. Mais une raison supérieure, relevant de la foi, impliquait de passer outre, car faire le contraire relèverait du péché.

Un christianisme assumé, vécu dans sa vérité et sa profondeur, lui semblait incompatible avec une vie confortable de pasteur luthérien, ayant pour seule obligation de prêcher chaque dimanche la bonne parole. Une vie passée en fait à trahir le christianisme.

C'est du moins ainsi que l'on peut comprendre le comportement du fiancé félon. Dans son journal ou plus exactement dans ses papiers, Kierkegaard nous dit qu'il est un secret expliquant toute sa destinée, secret qu'il ne révélera jamais⁷. On retrouve la même chose chez Maupassant et chez Dostoïevski. Il est possible que l'écrivain n'écrive pas pour dire quelque chose, mais plutôt pour ne pas dire quelque chose, tout en le disant.

En 1955, pour le centième anniversaire de Kierkegaard, Bernard Formery, mari d'Yvette Formery l'une de nos plus fidèles adhérentes, écrit dans *Le Monde* un article intitulé « La passion de Kierkegaard », titre à double sens bien sûr⁸. La vie de Kierkegaard fut une vie de souffrance, dans le sens où l'on parle de la Passion du Christ, mais elle a été aussi entièrement vouée à une passion pour l'écriture et pour la vérité. Et une passion aussi pour Régine, fiancée perdue mais passée à la postérité grâce à lui.

ANALOGIES

L'idée d'un parallèle entre Stendhal et Kierkegaard est paradoxale puisque nous avons la certitude que Stendhal n'a jamais lu une ligne de Kierkegaard et qu'il en va de même dans l'autre sens, Kierkegaard n'a jamais lu une ligne de Stendhal. Examinons tout d'abord les dates. Stendhal : 1783-1842. Kierkegaard : 1813-1855. L'année de la mort de Stendhal, Kierkegaard a

vingt-neuf ans. Sur un plan strictement chronologique, il aurait pu lire tout ce qui a précédé le *Rouge et le Noir*, roman paru en 1830. Mais, comme il ne lit pas le français, il aurait fallu que Stendhal soit traduit en danois ce qui n'était pas le cas. La première traduction du *Rouge et le Noir* en danois paru en 1897 soit plus de quarante ans après la mort de Søren. Vous aurez au moins appris quelque chose ce soir. Le titre *Le Rouge et le Noir* fut traduit *Le Prêtre et le Socialiste*. D'autres traductions viendront ensuite avec, cette fois, un titre traduit littéralement. Je dois cette information à une universitaire danoise qui fait partie de notre association, madame Merete Gerlach-Nielsen, laquelle a écrit plusieurs articles sur la réception de Stendhal au Danemark et un livre sur Stendhal théoricien de l'amour⁹. Quelques contemporains de Stendhal étaient traduits en danois du vivant de Kierkegaard, dont Scribe, auteur à succès en France. Kierkegaard appréciait cet auteur qui joua peut-être un rôle dans le renouveau du théâtre scandinave (Ibsen, Strindberg, Andersen).

Donc pas d'influence ni dans un sens ni dans un autre. Notre comparaison ne peut rien mettre au jour sur cette question des influences. Si elle débouche sur quelque chose, ce ne pourra être que sur une communauté de sensibilité se rattachant à un grand mouvement de pensée à l'échelle européenne. Au préalable, je vais procéder à quelques rapprochements de caractère anecdotique. Je commence par une simple énumération en quatorze points des analogies.

Énumération

1. Ils sont morts tous les deux dans la rue ou presque. Victimes d'une attaque, ils sont tombés dans la rue. Stendhal est mort dans la nuit qui a suivi, Kierkegaard un mois plus tard.

2. Ils ont tous les deux demandé que l'on écrive sur leur tombe quelques mots destinés à résumer ce que fut leur existence.
3. L'un et l'autre ont été d'interminables graphomanes et ils ont chacun tenu un journal un peu erratique.
4. Kierkegaard comme Stendhal a d'abord cru que sa vocation était le théâtre. Comme Beyle, il choisira une autre voie, mais il restera dans son écriture quelque chose de cette première tentation.
5. Chacun a eu sa période dandy, assez brève chez Stendhal, prolongée chez Kierkegaard ; attitude qu'il faut rattacher à l'influence du romantisme et qui est liée à ce que nous dirons de l'humour.
6. Ce sont des fous de musique et spécialement de Mozart. Kierkegaard reviendra à de nombreuses reprises sur *Don Juan*, indépassable à ses yeux.
7. Leur gibier est le cœur humain, point qu'ils partagent, il est vrai, avec de nombreux écrivains. Mais ils apporteront tous les deux des éléments à ce que l'on pourrait appeler le folklore littéraire.
8. Ils ont le sentiment d'être différents, une sorte d'exception. Ils font partie des happy few et écrivent pour ceux-ci, avec, tout de même, l'idée d'une mission plus nette chez Kierkegaard. Ils sont l'un et l'autre convaincus que leur œuvre leur survivra et la postérité leur donnera raison.
9. Dans les deux cas, une femme va jouer un rôle que l'on pourrait dire axial dans leur vie et dans leur œuvre, avec cependant beaucoup plus d'importance chez Kierkegaard. De la même manière, ils vont s'efforcer de

continuer de parler à celle qu'ils ont perdue par l'intermédiaire de leur œuvre.

10. En ce qui concerne la sexualité, le thème de l'impuissance demande que l'on s'y arrête. Quelques passages de Kierkegaard sont très proches d'*Armance*, premier roman de Stendhal dont le personnage est un *babilan* (un impuissant dans la langue de Stendhal).

11. Aussi surprenant que cela puisse paraître quand on connaît l'importance de la religion pour Kierkegaard, dont la première production est une thèse de théologie, ils sont l'un et l'autre favorables à la laïcité et même anticléricaux. Pour des raisons différentes, mais violemment anticléricaux.

12. Point en commun encore, le rôle du père, créancier par décret de la nature comme le dit un personnage de Stendhal. Par contre, le père de Kierkegaard va jouer un rôle autrement important que celui de Chérubin Beyle dans la formation de l'écrivain.

13. Point qui, lui, ne tient plus du biographique, l'importance de l'humour et de l'ironie.

14. Ils ont l'un et l'autre réfléchi à la stratégie du séducteur et sont arrivés à la même conclusion que l'on y est d'autant moins habile que l'on est plus sous le charme. Kierkegaard fera même un livre, *Journal d'un séducteur*, sur la question. Il lui arrivera aussi de prétendre avoir usé d'une stratégie inversée, c'est-à-dire un ensemble de manœuvres pour se faire haïr.

15. Enfin, encore un autre point commun, le recours aux pseudonymes.

En établissant le texte de cet exposé, j'ai pensé qu'il serait possible d'ajouter d'autres éléments : la tendance à dire du mal de son lieu d'origine, Grenoble pour Stendhal, le Danemark pour Kierkegaard ; l'esprit anti-bourgeois ; le fait de se demander si l'on n'a pas tendu ses filets trop hauts ; l'intérêt pour la naissance de l'amour.

Commentaire de quelques analogies

J'ai parlé d'éléments anecdotiques. Le petit retour sur quelques-uns de ces points va montrer que ces éléments ne relèvent pas toujours de l'anecdote pour la simple raison que, chez un écrivain, tout se tient.

La graphomanie

Il existe, chez l'un comme chez l'autre, une véritable frénésie de l'écriture se partageant entre ce qui est destiné à la publication et les œuvres intimes. À plusieurs reprises Kierkegaard se compare à Schéréhazade qui mourrait si elle arrêta de raconter des histoires. Dans *Kierkegaard, écrire ou mourir*, Stéphane Vial s'interroge sur cette graphomanie qu'il préfère appeler *hypergraphie*.

Je passe rapidement sur leur vocation manquée pour le théâtre, sur le côté dandy (attitude toujours, comme l'humour, sur un fond de tragique) pour m'arrêter sur les qualités de psychologue que Nietzsche appréciait tout particulièrement chez Stendhal. Le développement sur la cristallisation et le syndrome de Stendhal sont restés dans ce que j'ai appelé le folklore littéraire. Kierkegaard a créé un poncif, – c'était pour Baudelaire la marque du génie – avec son analyse de l'angoisse opposée à la crainte. On peut être sûr que tous les développements de son livre *Le Concept d'angoisse* n'auraient pas laissé indifférent l'auteur de *De l'Amour*.

L'impuissance

Le thème de l'impuissance. On sait qu'à la fin d'*Armance*, Octave, le héros, désolé de ne pouvoir honorer celle qu'il aime, se suicide. Dans son *Journal*,

Kierkegaard exprime à plusieurs reprises l'idée qu'il préférerait un refus du mariage à une acceptation. Le passage du journal qui fait penser au thème d'Armance est celui-là : « *Je m'élançe vers mon aimée, je la reprends encore une fois, je l'épouse et après le mariage je me brûle la cervelle*¹⁰. » Je ne crois pas qu'il faille comprendre « Je la reprends » dans le sens de possession physique. Le dénouement devient proche de celui d'Armance, à cette différence, que dans le roman de Stendhal, le suicide précède le mariage envisagé.

Le père

Le père. On sait l'importance qu'eut sa mère pour le jeune Henri Beyle et la tragédie que fut la mort de celle-ci alors que l'enfant a sept ans. Kierkegaard ne parle jamais de la sienne morte alors qu'il avait vingt et un ans. Dans les milliers de pages qu'il a écrites, publiées ou non, pas un mot. Un témoignage, qui figure dans l'introduction de sa *Correspondance*, montre cependant qu'il avait été très affecté par son décès¹¹.

Entre les deux pères, peu de ressemblance sinon qu'ils versent de l'argent à leur rejeton, qu'ils sont pour parler comme l'un des personnages de Stendhal des créanciers par décret de la nature. Mais le père de Kierkegaard est beaucoup plus prodigue, ce qui va permettre à l'écrivain de vivre sur un grand train du moins pendant un temps. Pierre Mesnard, évoque le mode de vie de l'auteur d'*Ou bien... ou bien* au moment de sa splendeur. Rien à voir avec la fréquente précarité financière de Stendhal. Kierkegaard dispose de deux appartements cossus remplis de livres :

« Une gouvernante tient la maison, un domestique veille à ce que tout soit prêt au goût du maître quand il rentre, l'accompagne parfois dans ses sorties et fait les commissions les plus invraisemblables, une femme de journée abat le gros de la besogne, un secrétaire met au net les lettres et les écrits du

philosophe, et dans les périodes de grande production doit lui servir de plastron pour l'entretenir en état de grâce littéraire.

La garde-robe de Kierkegaard continue à être bien fournie et il possède un remarquable assortiment de chapeaux et de cannes. Mais le grand luxe, en dehors de l'éclairage et du chauffage, est certainement la table. Peu de mets, mais toujours parfaits : le bouillon très concentré ou la bisque très épaisse (généralement deux fois par jour), le cantaloup [variété de melon] au cherry, une belle pièce de poisson ou de volaille (la préférence allait au canard, à l'oie, au saumon), un entremets, une tasse de moka remplie de sucre à ras bord, et une bonne bouteille de vin fin, généralement de France, tel était le repas habituel du philosophe ; dans la journée et dans la nuit le café toujours très sucré, avec ou sans crème, était son ami favori¹².»

Rien à voir donc avec le train de vie de Stendhal même si vers la fin, le père étant mort et les économies ayant fondu, Kierkegaard devra mettre la pédale douce en matière de dépenses et ne laissera à sa mort que de quoi assurer ses funérailles. Il va, à la fin de sa vie, jusqu'à envisager de prendre un poste de pasteur, ce qui aurait été une façon de se renier. Il n'en reste pas moins que, de toute sa vie, même s'il a donné quelques leçons de latin, il n'a jamais eu à travailler au titre de gagne-pain.

D'autres points de cette liste d'analogies seront abordés dans le cours de l'exposé. Je m'arrête maintenant sur la question des pseudonymes qui ne relève pas du tout de l'anecdote.

Les pseudonymes

Stendhal

Dans l'étude des pseudonymes, il faut bien distinguer les « pseudonymes en général » et les « pseudonymes d'auteur ». Par « pseudonymes en général », j'entends la totalité des emplois et notamment ceux qui figurent dans la correspondance ou les œuvres intimes. Par exemple, dans les œuvres

intimes, Stendhal use de « Dominique » pour parler de lui-même. Les « pseudonymes d'auteur » sont un sous-ensemble de l'ensemble « pseudonymes en général ». Il s'agit uniquement des pseudonymes figurant sur les pages de couverture ou de titre ou les deux.

*

Dans la catégorie « pseudonymes en général », Stendhal, avec un chiffre qui tourne autour de trois cent cinquante est champion toutes catégories. Mais, quitte à décevoir les stendhaliens, si l'on se limite aux pseudonymes d'auteur, il ne fait pas preuve d'originalité, la mention « M. de Stendhal » ou un équivalent étant, à peu de chose près le seul pseudonyme d'auteur. Je fais le point, tirant l'essentiel de ma science des courriels de Jacques Houbert.

Quelques exemplaires de l'*Histoire de la peinture en Italie* (1817) portent la mention « Henri Beyle, Ex-Auditeur au Conseil d'État ». Un plagiat du début est attribué à « Louis-Alexandre-César Bombet », ce qui sent son canular. Un autre plagiat paraît sans nom d'auteur, mais avec la mention « par M. de Stendhal » pour la deuxième édition. Par la suite, il reste fidèle à « Stendhal », souvent devenu « M. de Stendhal ». Pour *Rome, Naples, Florence* (1817), « M. de Stendhal » est suivi de la mention « Officier de cavalerie », clin d'œil sans doute à ceux qui savent qu'il ne sait pas vraiment se tenir sur un cheval. La mention est parfois indirecte. *De l'Amour* (1822) renvoie à « l'auteur de l'*Histoire de la peinture en Italie, et des vies de Haydn, Mozart et Métastase* ». *Armance*, premier roman d'Henri Beyle, paraît sans nom d'auteur, mais l'avant-propos est signé « Stendhal ». *Mémoires d'un touriste* et la *Chartreuse* portent la mention « par l'auteur du Rouge et Noir ».

Nous sommes en présence de l'emploi traditionnel d'un pseudonyme d'auteur choisi très tôt (1817) et maintenu même si l'on note une certaine

coquetterie dans la façon d'y renvoyer. Coquetterie ou peut-être préoccupation commerciale, les renvois à un titre ancien peuvent lui faire un peu de promotion ou bénéficier au nouveau titre.

Kierkegaard

Le recours aux pseudonymes est autrement plus sophistiqué chez Kierkegaard. On pourrait y passer la soirée. Premier point important, il divise sa production en deux grandes catégories qui vont en parallèle : des titres signés de pseudonymes d'une part et des titres signés Kierkegaard d'autre part. Pour les premiers, il est poète, ou « poète-dialecticien », et, pour les seconds, des sortes d'homélies, des « discours édifiants » qu'il se refuse à appeler « sermons », il est penseur religieux.

>>> *Ou bien... ou bien* (1843), édité par Victor Eremita, contient des papiers dus à A et des papiers dus à B.

>>> *Crainte et tremblement* (1843) : Johannès de Silentio.

>>> *La Répétition* (1843) : Constantin Constantius

>>> *Les Miettes philosophiques* (1844) : Johannès Climacus.

>>> *Le Concept d'angoisse* (1844) : Victor Haufniensis.

>>> *Préfaces* (1844) : Nicolaus Notabene

>>> *La Maladie de la mort* : Anti-climacus.

Il y en a d'autres. Et parfois beaucoup de romanesque à propos du manuscrit. Le manuscrit du *Stades sur les chemins de la vie* est pêché dans un lac par Frère Taciturnus qui va appeler son auteur Quidam. Certains auteurs pseudonymes deviennent des personnages dans un texte ultérieur. Kierkegaard écrit même un article (qui ne paraîtra pas) dans lequel il somme un auteur pseudonyme (donc lui-même) de se dévoiler, lequel lui répond.

Le lecteur finit par être étourdi par tout ce jeu. On peut en déduire quelques points.

1. Lien entre le recours aux pseudos et l'humour puisqu'il s'agit d'une prise de distance.

2. *Méthode indirecte* s'opposant à la *méthode directe* du discours édifiant. Ce recours aux pseudonymes est un artifice rhétorique pour toucher ceux que la méthode directe écarte. Que faut-il penser des justifications après coup ? Kierkegaard écrit en proie à des pulsions insurmontables. Et le pseudonyme est sans doute aussi un moyen de se déguiser, de dire ce qu'il n'oserait pas dire autrement.

3. Nous sommes proches des hétéronymes chers à Pessoa.

Les hétéronymes de Pessoa

Le cas le plus extraordinaire de recours aux hétéronymes est représenté par Pessoa. Les critiques en ont répertorié des dizaines. Les trois les plus célèbres sont Alberto Caeiro, Ricardo Reis, Alvaro de Campos qui ont chacun leur personnalité et pour lesquels Pessoa a même inventé des biographies. Pour Bernardo Soares, auteur du *Livre de l'intranquillité*, on parle d'un demi-hétéronyme parce que le contenu du livre est bien dans la veine habituelle de l'écrivain portugais.

Une autre différence avec Stendhal. Excepté auprès des spécialistes, le pseudonyme Stendhal a fait oublier le nom de famille. Les choses ont tourné autrement pour Kierkegaard. Tous ses pseudonymes ont sombré dans l'oubli et, toujours à l'exception des spécialistes, seul a survécu son patronyme.

Parlant de *Stades sur les chemins de la vie*, Jean Brun dit que tous les personnages sont des avatars de Kierkegaard. Personnellement, ayant tout lu, et rangé des centaines de citations par mots clés, j'en arrive à une conclusion proche : c'est toujours lui qui parle. Même quand cet irréductible célibataire fait parler un homme marié qui fait l'éloge du mariage, Søren célibataire inconditionnel est là.

*

Il dévoilera les pseudonymes à la fin de sa vie. Mais il exige que lorsque les textes philosophico-littéraires, publiés avec des pseudonymes, sont cités, ils soient attribués aux auteurs pseudonymes, et non à Kierkegaard. Ironie de cette destinée littéraire, en dehors des *Œuvres complètes*, les seuls titres traduits et mis à la disposition du public, sont les titres avec pseudonymes, lesquels sont toujours présentés avec Kierkegaard comme auteur. Les titres signés Kierkegaard, auxquels il accordait le plus d'importance, ont sombré dans l'oubli. Personne ne leur accorde une grande importance, sinon, on ne sait trop pourquoi Heidegger¹³.

D'autres éléments de cette liste d'analogies seront étudiés dans la suite de l'exposé. Je passe maintenant à trois points sur lesquels les point de vue de nos deux auteurs sont inconciliables.

OPPOSITION RADICALE

Le féminisme de Stendhal et le machisme de Kierkegaard

Stendhal

Le féminisme de Stendhal, même si celui-ci fréquente assidûment les bordels, est indiscutable¹⁴. Simone de Beauvoir, la grande prêtresse du féminisme, lui consacre d'ailleurs un chapitre entier dans *Le Deuxième Sexe*, le chapitre « Stendhal ou le romanesque vrai » dans la troisième partie du tome I qui est intitulée « Mythes ». Elle souligne que celui qu'elle

appelle le « tendre ami des femmes » ne croit pas que, sur le plan intellectuel, il existe une nature féminine, un éternel féminin. Elle cite à titre de preuve plusieurs passages de *De l'Amour*, livre dans lequel les idées de Stendhal sur la question sont le plus nettement affirmées.

« Des pédants nous répètent depuis deux milles ans que les femmes ont l'esprit plus vif et les hommes plus de solidité ; que les femmes ont plus de délicatesse dans les idées et les hommes plus de force d'attention. Un badaud de Paris qui se promenait autrefois dans les jardins de Versailles concluait ainsi de tout ce qu'il voyait que les arbres naissent taillés¹⁵. »

Préluant à *Une chambre à soi* de Virginia Woolf, Stendhal écrit :

« Tous les génies qui naissent *femmes* sont perdus pour le bonheur public ; dès que le hasard leur donne les moyens de se montrer, voyez-les atteindre aux talents les plus difficiles¹⁶. »

Il faudrait lire tout le chapitre « De l'éducation des femmes » et ceux qui suivent dans *De l'Amour*¹⁷.

Stendhal est proche de la sensibilité moderne dans la mesure où il pense que l'être humain est plus une histoire qu'une nature. Comme l'ont dit Érasme avant lui et la grande Simone après, l'être humain *devient* plus qu'il n'est ou qu'il naît¹⁸.

Kierkegaard

Kierkegaard se situe radicalement à l'opposé, incarnant tout ce qu'abhorre Beauvoir. Il lui arrive de dire, et ce n'est pas une simple plaisanterie, que pour créer Ève, Dieu n'a pas utilisé des particules du cerveau d'Adam, mais qu'il s'est contenté d'une côte¹⁹. Cela traduit sa conviction, maintes fois

répétée, que la femme n'est pas vraiment disposée à la vie intellectuelle. Il suffit de le lire pour s'en convaincre. Dans le discours édifiant intitulé *Pour un examen de conscience recommandé aux contemporains*, Kierkegaard, qui signe cet ouvrage de son nom, écrit :

« Il est une épithète qui désigne l'essentielle qualité de la femme ; [...] Cette qualité, c'est l'amour du foyer, caractère propre à la femme, comme le caractère propre d'un homme est d'être un caractère. En dépit de tant de différences diverses l'innombrable multitude du sexe féminin doit posséder en commun l'amour du foyer, comme elle possède en commun la féminité²⁰.

La Maladie de la mort est publié comme ayant été écrit par Anti-Climacus, Climacus, mais édité par S. Kierkegaard. Le texte cité figure dans une longue note sur la nature de la femme.

« Ainsi la nature a-t-elle pris soin de la femme : d'instinct et les yeux fermés elle voit plus clair que la réflexion la plus aiguë ; d'instinct elle voit où elle doit admirer, à quoi elle doit se dévouer. Le dévouement est la seule dot de la femme et c'est pourquoi la nature s'est chargée de la défendre. De là vient que la féminité ne s'affirme que dans une métamorphose ; elle n'apparaît que lorsque l'infinie pruderie se transforme en dévouement féminin. Mais que le dévouement est le propre de la femme, cela ramène au désespoir ; il n'est qu'un mode du désespoir. La femme se perd dans son abandon, et elle n'est heureuse, elle n'est elle-même qu'ainsi ; une femme heureuse sans abandon, sans dévouer son moi, à quelque fin que ce soit d'ailleurs, n'a rien de son sexe²¹. »

Difficile d'être plus net. La femme est « l'être pour autre chose²² ». Son destin est de rester un satellite. Même pour accéder à Dieu, elle reste

dépendante. C'est encore dans *La Maladie de la mort* que se trouve cette affirmation : « La femme n'a de rapport avec Dieu que par l'homme²³. »

Kierkegaard ne dit pas bêtement que la femme est un être inférieur. Il affirme seulement qu'elle a des dispositions autres que celles de l'homme, une spécificité dont il admet qu'il ne la comprend qu'en partie. En témoigne ce souhait : « Je voudrais être femme pendant six mois pour savoir en quoi sa structure spirituelle diffère de celle de l'homme²⁴. »

Dans *In vino veritas* (qui fait partie de *Stades sur les chemins de la vie*), c'est un personnage, Constantin Constantius qui parle, mais il exprime ce que pense Kierkegaard.

« Beaucoup sont devenus un génie grâce à une jeune fille, héros grâce à une jeune fille, poète ou saint grâce à une jeune fille – mais l'homme n'est pas devenu génie par celle qu'il a obtenue [dont il a obtenu la main, dans une autre traduction], car elle n'a fait de lui qu'un conseiller d'État ; il n'est pas devenu héros par celle qu'il a épousée, car il n'est parvenu par elle qu'au grade de général ; il n'est pas devenu poète par la compagne de sa vie, car par elle, il n'a produit que des enfants ; il n'est pas devenu saint par celle qui lui a été accordée, car il n'en a pris aucune, et il n'en voulait avoir qu'une, celle qu'il n'a pas eue, comme chacun des autres est devenu génie, éros, poète par celle qu'il n'a pas obtenue²⁵. »

Le lien avec son cas personnel est évident. On comprend, qu'il aurait eu de la peine à imaginer une relation d'intelligence à intelligence comme celle qui réunit Sartre et Beauvoir durant toute leur vie.

Faire une conférence s'apparente à une image qu'utilise Gide. Dans les naufrages, il faut couper à la hache, les mains de ceux qui s'agrippent à l'embarcation de sauvetage et risquent de la faire chavirer. C'est pourquoi, je passe immédiatement à l'antagonisme complet pour ce qui est de la façon d'envisager notre séjour terrestre.

Recherche et refus du bonheur

Stendhal

Stendhal envisageait sa vie comme une chasse au bonheur. Sa morale, dans la ligne de Chamfort, aurait pu se résumer par cette seule injonction : *Sois heureux et rends heureux les autres, sans faire de mal ni à toi ni à personne*²⁶.

Dans cette recherche du bonheur, l'amour joue un rôle primordial : « En effet, l'amour a toujours été pour moi la plus grande des affaires, ou plutôt la seule²⁷. » Les arts et principalement la musique, les beaux paysages, les vraies conversations comptent beaucoup pour lui, mais ils le ramènent toujours à l'aimée du moment.

Cela ne veut pas dire qu'il n'a pas connu l'angoisse. Il dessine des pistolets dans les marges, rédige de nombreux testaments. J'ai dénombré huit cas de suicides littéraires dans son œuvre. Ces suicides de fiction ne l'empêchent pas d'envisager sérieusement cette solution à titre personnel. En 1805, âgé de vingt-deux ans, lors d'un séjour à Marseille, il demande à son ami Jean-Antoine Plana, qui réside à Turin, de lui fournir une fiole de poison. Ce dernier élude, affirmant que, d'après un avis autorisé, cette solution n'est pas envisageable sans d'« affreuses douleurs²⁸ ». Enfin, nous connaissons tous cette phrase écrite par Stendhal, un an avant sa mort, au début d'une lettre à son ami Domenico Fiore : « Je me suis aussi colleté avec le néant²⁹. »

Le bonheur auquel il aspire n'est pourtant pas un bonheur acquis à n'importe quel prix, au détriment de la dignité par exemple. Plus d'une fois, Stendhal a dû dire ou se dire, comme son héros Julien Sorel : « Et que me restera-t-il [...] si je me méprise moi-même³⁰ ? » Sa devise pourrait être : « Bonheur et honneur. »

Il n'en reste pas moins qu'il aspire de toutes ses forces au bonheur et fréquente de préférence les Italiens parce qu'ils savent s'y adonner. Séjournant à Milan, il écrit dans son *Journal* en 1811 : « L'*arte di godere*, l'art de jouir de la vie, m'y paraît à deux siècles en avant de Paris³¹. » En dépit de ses embarras d'argent, des accidents de carrière et de quelques amours malheureuses, il estime avoir tout de même réussi à bien profiter de ce séjour terrestre sans lendemain. Il écrit, par exemple, dans *Vie de Henry Brulard* : « J'ai eu le rare plaisir de faire toute ma vie à peu près ce qui me plaisait...³². » Cet hédoniste ou cet eudémoniste aurait pu adopter pour devise ces deux vers de Pindare choisis par Albert Camus pour servir d'épigraphe au *Mythe de Sisyphe* : « Ô mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle, mais épuise le champ du possible³³. »

Kierkegaard

Le rapport au bonheur de Kierkegaard est radicalement différent de celui de Stendhal. Il croit à une félicité, mais à une « félicité éternelle », à la possibilité d'un bonheur, mais seulement *post mortem*, dans l'au-delà. La vie sur terre, pour un chrétien cohérent, un vrai « chevalier de la foi » ne peut être qu'une vie de souffrance. « Suivre le Christ, c'est donc renoncer à soi-même et par conséquent *marcher dans la même voie* que celle où il a marché sous la forme de l'humble serviteur, dans le besoin, abandonné, raillé, sans aimer le monde ni en être aimé³⁴. »

Je prévois une objection. La vie que menait Kierkegaard, telle que je l'ai décrite grâce au texte de Pierre Mesnard, n'avait rien de mélancolique et n'aurait pas déplu à Stendhal. La réponse est double. Kierkegaard ressentait au plus profond de son être le fait qu'il n'était pas toujours à la hauteur de son idéal. Il affirme à plusieurs reprises qu'il n'est pas « chrétien », entendons un chrétien authentique, un « témoin du Christ », qu'il n'a rien d'un apôtre, qu'il prétend seulement cerner ce que devrait être un vrai chrétien, sans avoir la prétention d'en incarner la figure. « Je dois peut-être ici donner une petite explication me concernant, moi qui m'efforce d'exposer cette question. je trahis peut-être parfois une telle connaissance de notre nature profonde, de la souffrance qu'est l'abnégation véritable qu'on pourrait peut-être penser que, bien que simplement homme, je suis l'un de ces rares et nobles esprits. Il s'en faut de beaucoup³⁵. »

Par ailleurs, comme je l'ai déjà dit, sa fortune va fondre avec le temps au point qu'à la fin de sa vie, il se sent menacé par la gêne. Il ne m'a pas été possible d'entrer dans le détail pour ce qui est de la dégradation de sa situation financière. J'ai tout de même le sentiment qu'il y a plus ou moins consciemment contribué pour rendre sa vie plus conforme à ses exigences. Ce point va me conduire à expliquer l'origine de son choix pour un État laïc et donc de s'arrêter sur les fondements de son christianisme.

Au départ, un tempérament profondément mélancolique dû à sa nature. Notre philosophie n'est peut-être rien d'autre qu'un discours toujours un peu casuiste pour justifier notre tempérament. L'éducation donnée par son père a aussi joué un grand rôle. Il aurait pu, comme Tchekhov, résumer son enfance en disant qu'il n'avait pas eu d'enfance. « Enfant, ô folie ! je reçus le costume d'un mélancolique vieillard³⁶. » Cette mélancolie ne le quitte jamais : « Ma mélancolie est l'amante la plus fidèle que j'ai connue. » Il est

vrai qu'il ajoute immédiatement : « quoi d'étonnant que je l'aime en retour³⁷ », On ne peut manquer de penser à la formule selon laquelle la mélancolie est le malheur des gens heureux. Je cite souvent cette phrase d'une amie de Stendhal, il me semble que c'est Mélanie, une phrase digne de Pascal : « Vous ne m'écrieriez pas des lettres comme ça si vous étiez vraiment malheureux³⁸. »

Parlant de lui en troisième personne, il ajoute que la Providence, en même temps qu'elle l'a pourvu de cette immense mélancolie, l'a gratifié d'une extraordinaire aptitude à la dissimuler. « De même que la nature dote des animaux désarmés d'une ruse qui leur permet de survivre, une ruse semblable lui a été déparée, l'aptitude à masquer sa mélancolie³⁹. »

Il évoque ainsi une soirée : « Je rentre à l'instant d'une soirée dont j'étais l'âme ; les saillies volaient de ma bouche, tout le monde riait, m'admirait — mais je partis, et le trait à tirer ici doit être aussi long que le rayon terrestre, et je voulais me tirer une balle dans la tête⁴⁰. »

Je vous ai dit que chacun de nos deux auteurs a prévu une épitaphe qui serait comme un résumé de sa vie. La comparaison de ces deux épitaphes montre bien ce qui, sur ce point du rapport à l'ici-bas, oppose les deux hommes.

Stendhal a demandé que l'on écrive sur sa tombe, en italien, « *Il a vécu. Il a écrit. Il a aimé* », ce qui sera fait dans un ordre différent : « *Il a vécu. Il a aimé. Il a écrit* » (*Scrisse, Amò, Visse*). Kierkegaard souhaite que l'on écrive : « Il fut l'Individu. » Que l'on peut traduire aussi : « Il fut le Singulier » ou « Il fut l'« Exceptionnel » ou d'autres manières encore. Nous touchons là au cœur de l'exposé qui, j'anticipe un peu, portera sur une conception *existentielle* de la pensée.

Le souci d'une félicité éternelle dans une autre vie conduisant à mépriser les biens du présent, un penchant irrésistible pour l'ennui dans le sens pascalien du terme, nous sommes donc bien loin du bonheur selon Stendhal. Mais un adjectif est apparu dans notre dernière citation, l'adjectif « existentiel ». C'est en m'arrêtant sur ce mot que je compte montrer une grande proximité entre ces deux auteurs que tout semble pourtant opposer. Mais au préalable, je m'arrête sur une opposition radicale plus importante encore que les deux précédentes.

Absence et présence de Dieu

Stendhal

Dieu est absent de la vision du monde de Stendhal et, tout à l'opposé, il est la figure centrale, inexpugnable de l'univers de Kierkegaard.

Stendhal, né en 1783, perd sa mère en 1790. Il a sept ans. Elle meurt en accouchant comme cela arrivait souvent dans les temps passés. Il l'aimait passionnément. Choc terrible. Il ne pardonnera jamais à Dieu. « Là véritablement a commencé ma vie morale⁴¹ », écrit-il dans *La Vie de Henry Brulard*. La cause de Dieu est aggravée quand le jeune Henri Beyle entend un abbé qui, essayant de consoler son père, lui dit : « Mon ami, ceci vient de Dieu. » Après avoir évoqué cette phrase, toujours dans *Vie de Henry Brulard*, Stendhal écrit : « Je me mis à dire du mal de God⁴². » Suite à ce drame, il raye définitivement Dieu de ses papiers.

Sans ce choc affectif, Stendhal aurait pu évoluer vers l'athéisme pour des raisons plus intellectuelles. Il se situe, en effet dans la mouvance de l'esprit des Lumières qui se caractérise par le refus des transcendances et la confiance mise dans la raison. C'est sur elle qu'il faut compter pour mieux

comprendre le monde et préparer à l'humanité une vie meilleure. Stendhal finissait même par lasser ses amis en rabâchant l'idée que l'on ne pouvait se fier qu'à la seule *logique*.

La religion participe de l'esprit magique pour lequel le monde est régi par des volontés ou une Volonté. Les penseurs de l'esprit des Lumières considèrent que l'univers est régi par des lois immuables, impersonnelles, qu'il faut élucider en ne s'aidant que du seul raisonnement. Ce qui est raconté dans la Bible doit être rangé au rayon des fables ou des métaphysiques de consolation ; quand ce n'est pas une idéologie destinée à tenir le peuple en lisière. Tout cela relève de l'obscurantisme auquel s'opposent les Lumières. Hors de la raison point de salut.

Kierkegaard

Rien de plus étranger à Kierkegaard que cette façon de concevoir le monde. Pour le penseur danois, Dieu existe. Il régit le monde et préside à nos destinées. Il ne s'agit pas du Dieu abstrait des déistes, mais d'un Dieu personnel, le Dieu du christianisme et tout spécialement celui qui s'est incarné en la figure du Christ. Tout ce que raconte la Bible est vérité d'Évangile. Kierkegaard croit au péché originel qu'il préfère appeler le « péché héréditaire », un péché initial auquel les enfants n'échappent pas. Il croit à la création de l'être humain et du monde telle qu'elle est racontée dans la Genèse et aux récits qui suivent, au Jugement dernier, au diable, aux anges, à la Providence et au Saint-Esprit. Il croit bien sûr à la divinité du Christ et à son rôle pour ce qui est de la rédemption de nos péchés. Enfin, il croit à une « félicité éternelle » et, concomitamment, à son contraire qu'est l'enfer, même s'il en parle moins souvent.

Cette idée d'une « félicité éternelle », qu'il faut mériter, se retrouve fréquemment chez lui et il lui arrive d'évoquer des arguments dans l'esprit

du pari de Pascal mais sans les prendre vraiment à son compte⁴³. Pascal qu'il a lu assez tard et en allemand, mais dont il est proche par bien des points. Le christianisme est la religion qui supplante toutes les autres. Kierkegaard l'affirme et s'efforce de le prouver.

Comment concilier tout cela avec la raison ? D'une manière très simple. En abandonnant la raison. Kierkegaard le dit avec la plus grande netteté : « Je me suis efforcé de montrer pourquoi christianisme et philosophie sont incompatibles⁴⁴. » C'est là que l'impossible conciliation avec Stendhal apparaît avec le plus de netteté. La foi de Kierkegaard est la foi du charbonnier. Elle suppose un *saut* hors du rationnel. Notre philosophe ne s'intéresse pas aux preuves historiques ni aux discussions infinies sur le texte de la Bible. Il faut faire le *saut*. Le thème revient sans cesse. Il faut avoir le courage de faire le saut hors de la raison. Nous avons vu, il y a un instant, le parallèle avec la passion amoureuse. Celle-ci n'a besoin ni de preuves ni de justifications. Il en va de même de la foi. Stendhal n'aurait jamais accepté une telle démission. La vérité spéculative et la vérité révélée sont incompatibles.

Trois stades sur le chemin de la vie

Il est difficile de faire l'économie de cette distinction. Kierkegaard distingue trois stades, trois « stades sur le chemin de la vie » pour reprendre le titre de l'un de ses livres, le stade esthétique, le stade éthique et le stade religieux.

1. Stade esthétique : celui de la jouissance, de l'immédiateté, de la « temporalité », de l'instant présent, du *carpe diem*. L'individu, avec une minuscule dans les traductions de Tisseau, vit au jour le jour sans le souci de cohérence ou de continuité. C'est là que se situe, par exemple, le séducteur.

2. Stade éthique : un changement important s'opère. Nous entrons dans le domaine de la règle, du « Je dois ». Don Juan est remplacé par l'homme marié, père de famille fidèle et responsable.

3. Stade religieux : le grand changement est le saut hors de la raison de l'être concerné qui devient par cela un chrétien digne de ce nom. Il devient un « Individu » avec majuscule dans les traductions de Tisseau.

À ces trois stades, correspondent respectivement trois personnages : Don Juan, Agamemnon Abraham. Au stade esthétique, Don Juan, qui va de femme en femme sans s'arrêter à aucune ; au stade éthique, Agamemnon, qui sacrifie sa fille par devoir pour servir sa communauté ; Abraham prêt à égorger son fils pour obéir à Dieu.

Le passage de l'un à l'autre n'est pas mécanique. Il peut se produire des régressions momentanées ou définitives. La femme saute le stade éthique quand elle passe au stade religieux, sans doute, parce qu'aux yeux de Kierkegaard, il est trop intellectuel pour elle. Le saut hors de la raison, qui permet d'accéder au stade religieux est considéré par Kierkegaard comme un acte courageux qui demande ensuite de la persévérance. Pour Stendhal, il ne correspond qu'à un manque de courage.

Conséquence de cette mélancolie, une conception elle-même très mélancolique du christianisme et l'idée qu'un christianisme authentique implique la laïcité. Pour faire comprendre son choix, je citerai Aimé Césaire, choix paradoxal quand on connaît la sympathie pour Marx du poète antillais. Le passage se situe dans *Une saison au Congo*, pièce parue en 1973. Lumumba est en prison. Mokutu, transposition bien sûr de « Mobutu », a pris le pouvoir. On envisage le transfert de Lumumba au

Katanga, ce qui signifie sa mort. Le Suédois Hammarskjöld, Secrétaire général de l'ONU, s'en prend à Matthew Cordelier, employé de cette organisation, en l'accusant d'avoir trahi sa mission, et ce, au détriment de Lumumba. Son propos, ici mis en situation, aurait pu être tenu par Kierkegaard :

HAMMARSKJÖLD

Dites-moi, Cordelier, que pensez-vous de Jésus-Christ ?

CORDELIER

Vous me surprenez ! Je suis chrétien... Méthodiste... et vous le savez !

HAMMARSKJÖLD

Et qu'est-ce que ça me fait que vous soyez méthodiste et chrétien ? Il est loisible à n'importe qui, je dis bien n'importe qui, de se frapper la poitrine et de s'écrier « Je suis chrétien »... Ce que je vous demande, ce n'est pas ce que pense du Christ le Matthew Cordelier que j'ai là devant moi (la belle affaire !), mais de quel côté vous auriez été, vous Matthew Cordelier, il y a mille neuf cent soixante et une années, lorsqu'on arrêta et mis à mort, en Judée, sous l'occupation romaine, un de vos contemporains, un certain Jésus ? Allons ! Retirez-vous ! Assassin du Christ !⁴⁵ »

Le choix de la laïcité

Un chevalier de la foi doit revenir aux temps primitifs, ressembler aux apôtres, devenir un contemporain de Jésus, ne pas l'admirer mais l'imiter. Là se situe l'origine du penchant de Kierkegaard pour la laïcité. Au Danemark, quand il naît, et dans les décennies qui suivent, le luthérianisme est religion d'État. L'État paie les pasteurs qui sont des fonctionnaires. Ceux-ci quadrillent le pays avec pour principale mission d'apporter à leurs ouailles, chaque dimanche matin, la bonne parole. Ils vivent confortablement, leurs chefs se prélassant même dans les honneurs et le brocard, fréquentant la cour, bien loin de l'opprobre et de la vie toujours menacée des premiers apôtres. De plus, ces pasteurs stipendiés sont au

service d'une religion qui s'est dénaturée. La chrétienté triomphante, institutionnalisée, a trahi le christianisme.

Le raisonnement de l'État semble le suivant : parmi les diverses choses nécessaires à l'homme civilisé et que l'État s'efforce d'assurer aux citoyens au meilleur marché et avec tout le confort possible, parmi tous ces avantages, sécurité publique, eau, éclairage, voirie, pavage des rues, etc., se range aussi la question de la félicité éternelle dans l'autre monde ; c'est une nécessité à laquelle l'État doit également pourvoir — quelle générosité ! — au meilleur marché et avec tout le confort possible⁴⁶. »

Et l'État, comme on assure l'eau à tous les étages fait le nécessaire : il recense la population pour savoir combien il a de chrétiens, établit un registre de l'impôt (religieux) et recrute mille fonctionnaires pour gérer l'entreprise christianisme. Le christianisme est devenu une doctrine lénifiante, un médicament de confort, une assurance-vie sur l'au-delà ou, pour éviter les euphémismes, une assurance-mort. Kierkegaard reproche au christianisme de déviriliser les fidèles :

« Quand je vois une quantité de phénomènes particuliers de la vie chrétienne, il m'apparaît que le christianisme, au lieu de leur dispenser la force, — oui, comparés aux païens, de tels individus ont été privés par le christianisme de leur virilité et sont maintenant à l'homme ce que le hongre est à l'étalon⁴⁷. »

Une autre traduction dit « les avoir émasculées ». On croirait lire Nietzsche. Séparer l'Église de l'État serait un premier pas vers l'authenticité de la religion des premiers âges. Ce choix de la laïcité, qui se double parfois d'un véritable anticléricalisme, n'a donc rien à voir avec les options de Stendhal.

Kierkegaard réagira d'ailleurs violemment quand les tenants d'une laïcité traditionnelle, donc dans la ligne de Stendhal, essaieront de le récupérer⁴⁸.

Kierkegaard a une conception tragique du christianisme qui ne peut se traduire que par une vie de souffrance. On en revient au parallèle que j'ai fait avec Simone Weil. L'engagement dans le christianisme ne peut être de surface. Il doit être authentique à l'image de celui des apôtres.

« On n'est pas chrétien pour la commodité ; le simple aussi bien que le sage doit l'être de façon existentielle : alors, la condition chrétienne est autre chose que d'avoir un certificat de baptême dans son tiroir, autre chose que de le produire à son inscription à l'université ou à sa publication de mariage ; c'est une autre affaire que de porter ce certificat dans la poche de son veston la vie durant⁴⁹. »

Comme à la fin du développement sur le bonheur, nous retrouvons dans cette citation le mot « existentiel ». En dépit de l'incompatibilité que nous venons de constater sur trois points importants, il semble que l'on puisse rapprocher nos deux auteurs à partir de cette idée d'une pensée existentielle, subjective, et s'opposant à l'objectivité et au caractère impersonnel des systèmes philosophiques.

LE POINT COMMUN : L'EXISTENTIEL

Si les univers de ces deux écrivains sont à ce point antagonistes, une question qui se pose est alors : pourquoi avoir voulu les rapprocher, pourquoi avoir construit un exposé sur deux écrivains qui ne se sont pas lus et dont les idées sont aussi incompatibles que l'eau et le feu ? C'est à partir de ce mot « existentiel » que je compte montrer, qu'en dépit de toutes ces

différences, il existe, entre ces deux hommes, un fond commun et même une fraternité.

Kierkegaard

Cette catégorie d'une « pensée existentielle » a été élaborée par Kierkegaard et je vais donc commencer par lui. Comme un artiste, le philosophe commence toujours pas se poser en s'opposant. Le contre précède toujours le pour. Le contre pour Kierkegaard a été Hegel dont la pensée fut très en vogue à son époque, en Allemagne, mais aussi au Danemark.

Dans ses grandes lignes, on connaît la pensée de Hegel dont Héraclite fut un précurseur et Marx un héritier. Selon Hegel, pour la pensée comme pour l'histoire, la progression est dialectique. La contradiction suscite un dépassement (*Aufhebung*) d'où va sortir une nouvelle synthèse, le fameux mouvement thèse-antithèse-synthèse. Ou en termes plus savants : détermination-contradiction-médiation. Le nouvel élément ne fait pas table rase, mais réintègre une partie de ce qui a été dépassé, la nouvelle synthèse suscitant à son tour un nouveau dépassement.

Kierkegaard s'oppose tout d'abord à cette pensée pour des raisons qui pourraient être appelées théologiques. Si l'on adhère à la théorie de Hegel, le christianisme n'est plus qu'un moment dans la marche de l'esprit humain, moment destiné à être dépassé et donc remplacé par autre chose. Ce point de vue est inacceptable pour Kierkegaard. Le christianisme relève, à ses yeux, d'un absolu et par là il échappe à l'histoire, du moins à l'histoire telle que la conçoit Hegel.

Tournons-nous maintenant vers Kierkegaard en tant qu'individu. Pour Hegel, il ne serait plus qu'un pion dans un grand jeu, un élément qui a son intérêt propre, mais dont la singularité se dissout dans l'avancée de l'Esprit.

Cette négation de la liberté révolue Kierkegaard. Il est possible que celui-ci ait un peu caricaturé la pensée de Hegel, mais il ne paraît pas en avoir trahi les grandes lignes. Kierkegaard refuse le système de Hegel et tout système en général au nom du caractère existentiel de la pensée. Une espèce animale est faite d'une multitude d'exemplaires. L'humanité regroupe des individus. Le système de Hegel ne convient pas parce que l'humanité n'est pas un banc de harengs.

Pour lui, une pensée ne peut pas être séparée d'une vie, d'une existence. Elle lui est consubstantielle et, comme la vie, toujours en mouvement. Or un système existe indépendamment de son auteur et, dans sa fixité, il participe de la mort. Surtout, il nie la singularité inexpugnable de l'être humain. Un animal n'est que le représentant de son espèce et prévisible comme tel. Le système de Hegel ramène l'homme à cela, à n'être qu'un représentant de son espèce, ce que Kierkegaard refuse de toute son âme. La pensée comme la vie est tension perpétuelle, recherche, mouvement, liberté. Autant de choses dont le système est la négation. À la prétendue objectivité du système, s'oppose la subjectivité inhérente à toute pensée. Cette affirmation du côté dynamique et aventureux de la pensée se situe dans une tradition et aura des héritiers. Mais Kierkegaard en a, mieux que tout autre, cerné la nature et c'est pourquoi cette catégorie de la « pensée existentielle » reste attachée à son nom.

Petite digression

Si l'on voulait remonter aux sources de la pensée existentielle, il faudrait peut-être commencer par Socrate qui fut, philosophiquement, le grand maître de Kierkegaard. Socrate refusait l'écriture pour une raison qui se rattache à notre thème. Comme le système, l'écriture permet à une pensée d'exister indépendamment de celui qui la profère. Pour prendre un exemple

caricatural, un professeur d'université, qui fut brillant en son temps, peut séduire un public d'étudiants par la lecture d'un cours rédigé trente ans plus tôt alors, qu'au moment où il parle, il a le cerveau ramolli et serait bien incapable de concevoir la pensée qu'il déroule. C'est dans le même esprit que Kierkegaard stigmatise ces philosophes qui ne sont que des « moulins à paroles », une philosophie qui n'est que le « bavardage d'êtres finis sur l'infini⁵⁰.

Il faudrait passer ensuite à Montaigne qui nous propose une pensée en mouvement. L'auteur des *Essais* refuse de gommer ce qu'il a écrit des années plus tôt, se contentant d'ajouter, parce que rien ne permet de savoir si la pensée d'aujourd'hui est meilleure que celle d'hier. Le mouvement de la pensée passe en premier. La volonté de Pierre Charron de mettre en système la réflexion de celui qu'il admirait débouche sur un inévitable échec.

Pensons à Pascal et à sa formule « Je n'aime que ceux qui cherchent en gémissant », même si la pensée de Kierkegaard flotte parfois sur ce point. Il affirme que la foi ne résulte pas d'une conclusion mais d'une décision⁵¹ et, il affirme aussi qu'il n'y a pas de vraie foi sans incertitude, la vraie foi ne pouvant être qu'une foi qui doute⁵². Cependant, l'idée qui domine est celle que la recherche de Dieu ne peut se faire que dans la crainte et le tremblement. Pensons aussi au fameux poème de Goethe qui contient la célèbre injonction « Meurs et deviens⁵³ » et à Nietzsche qui s'en inspire, à Saint-Beuve qui compare l'esprit humain à un bateau toujours menacé d'être pris dans les glaces⁵⁴. Ce souci de ne pas se figer, de se renouveler constamment se retrouve chez André Gide, grand lecteur de Goethe et de Nietzsche, ainsi que chez Sartre, lecteur de Gide, Sartre qui conseillait de briser les os que l'on a dans la tête. Sur le plan artistique, Picasso en est la

meilleure illustration comme en témoigne cette anecdote. Il avait fait plus d'une centaine de dessins et d'esquisses en vue d'un tableau, mais, quand il s'attaqua au tableau lui-même, comme il ne s'en servait pas, un ami lui fit part de son étonnement. Picasso lui répondit : « Tu ne voudrais pas que je me copie. »

Une deuxième conséquence du caractère existentiel de la pensée est le fait que le philosophe est tenté par la littérature, laquelle peut, seule, exprimer sa singularité. En tant que philosophe tirant vers la littérature, en tant que « poète-dialecticien » pour parler comme lui, Kierkegaard aura de nombreux héritiers. Pourrait se situer là une brillante digression que je vous épargne.

Le refus de la foule

Parmi les conséquences découlant de ce qui vient d'être dit, se situe la méfiance de Kierkegaard pour la foule, autre aspect moderne de sa pensée. Le livre fondamental sur la question est *La Psychologie des foules* de Gustave Lebon (1895), un livre bien lu par Freud qui le cite et un peu trop bien lu par Hitler qui l'utilise. Kierkegaard, avant Gustave Lebon, exprimera l'idée que l'homme englué dans une foule devient un être tout à fait différent et voit son humanité se corrompre⁵⁵. À l'âge de quatre ans, il avait été bouleversé à l'idée exprimée dans Matthieu XXVII, 30, que l'on avait craché sur le Christ. Plus avancé en âge, il dira que jamais ne pourrait naître un homme capable, en étant seul, de le faire. « Mais quand ils furent en foule, ils eurent ce courage⁵⁶. »

Lebon pose la question de savoir à partir de quel moment il est possible de parler d'une foule. Il peut s'agir d'un très petit nombre, dit-il. Brassens est plus précis puisqu'il affirme qu'au-dessus de quatre, on est une bande de cons. Cela ne vaut pas bien sûr pour la réunion de ce soir qui ne rassemble que des « Exceptionnels ».

Intermède musical

S'accompagnant à la guitare, le conférencier chante le début de la chanson « Le Pluriel » de Georges Brassens :

« Cher Monsieur, m'ont-ils dit, vous en êtes un autre »,
Lorsque je refusai de monter dans leur train.
Oui, sans doute, mais moi, j'fais pas le bon apôtre,
Moi, je n'ai besoin de personn' pour en être un.

Le pluriel ne vaut rien à l'homme et sitôt qu'on
Est plus de quatre on est une bande de cons.
Bande à part, sacrebleu ! c'est ma règle et j'y tiens.
Dans les noms des partants on n'verra pas le mien.

Dieu ! que de processions, de monômes, de groupés,
Que de rassemblements, de cortèges divers,
Que de ligu's, que de cliqu's, que de meut's, que de troupes !
Pour un tel inventaire il faudrait un Prévert.

Le pluriel ne vaut rien à l'homme et sitôt qu'on
Est plus de quatre on est une bande de cons.
Bande à part, sacrebleu ! c'est ma règle et j'y tiens.
Parmi les cris des loups on n'entend pas le mien.

Comme Brassens, Stendhal et Sartre, Kierkegaard était quelque peu de la graine d'anarchiste.

Stendhal

Par cette affirmation du caractère irréductible de la pensée singulière, son refus de laisser se produire une chosification de l'individu dans un système,

par l'exigence réitérée de vivre sa pensée, Kierkegaard est « moderne ». Il se trouve en particulier à l'origine d'une véritable mode durant l'époque glorieuse de l'existentialisme, celle qui consistait à employer, à tout bout de champ, le mot « authenticité ». Et l'existentialisme justement ? Je sens poindre la question. Je voudrais, au préalable m'en tenir au mot « existentiel » en relation avec l'auteur du *Rouge*.

Stendhal aimait les vraies conversations, celles qui ne sont pas de vaines cérémonies, celles où, dans le feu de la conversation, on découvre des choses nouvelles sur les autres et sur soi-même. Cela se rattache à l'idée d'une vraie pensée et non d'un simulacre⁵⁷. Pour la correspondance, il souhaitait sûrement, dans le même esprit, recevoir de vraies lettres. L'établissement d'un système n'est pas son affaire. Il essaie bien d'écrire sur l'amour un essai qui aurait le côté systématique d'un traité de chimie, mais sa vie s'y infiltre de toutes parts. En particulier, le physiologiste cède le pas à l'amoureux déçu qui profite de l'occasion pour lancer des œillades en direction de celle qui l'a éconduit.

L'adéquation de la pensée au vécu qu'exige Kierkegaard lui convient parfaitement et c'est bien l'authenticité qu'il recherche dans sa production littéraire. Il ne faut pas tricher, chercher l'effet facile ce qui est une façon de mépriser le lecteur.

Surtout, et nous restons là très proches de Kierkegaard, il ne faut pas laisser scléroser par la mécanique et se laisser prendre par le confort intellectuel. Il importe de continuellement s'inventer. Le verbe apparaît dans les deux citations qui suivent. La première figure dans une lettre à sa sœur Pauline :

« Rien d'agréable à la longue que l'esprit naturel, celui qui est inventé à chaque instant par un caractère aimable sur toutes les circonstances de la conversation⁵⁸. »

La seconde citation provient du *Voyage en France* :

« Toute cette malheureuse jeunesse française est donc trompée par la gloire de Napoléon et tourmentée par des désirs absurdes. Au lieu d'*inventer* sa destinée, elle voudrait la *copier*⁵⁹. »

Pour Stendhal, tout comme pour Kierkegaard, chacun d'entre nous doit choisir sa destinée et non la subir ou la copier. Quelle meilleure transition pour aborder la question de l'existentialisme ?

Existentialistes ou pas ?

Stendhal

Il y a déjà dix ans, sous ces poutres séculaires, j'ai fait un exposé intitulé « Stendhal, Sartre et la morale » qui a ensuite donné lieu à un livre⁶⁰. J'y posais la question de savoir s'il était possible de voir en Stendhal un précurseur de l'existentialisme. La réponse était très nettement non. Je citais les deux passages que je viens de vous proposer dans lesquels Stendhal nous dit qu'il faut inventer sa vie et donc, non pas subir un destin écrit dans un ciel quelconque ou simplement copié, mais le choisir. Cela ne me paraissait cependant pas suffisant pour voir en Stendhal un précurseur des thèses de Sartre.

En effet, l'existentialisme suppose le postulat que l'homme est libre. Et seulement parce qu'il est libre, il est responsable de ce qu'il fait de ce que l'histoire a fait de lui. Or sur cette question de la liberté, Stendhal est beaucoup moins affirmatif que Sartre. Il lui arrive même de supposer une

sorte de prédestination. Il dit, par exemple que celui qui a une belle âme n'a pas un mérite particulier à bien se comporter puisqu'il a eu la chance de naître avec un tempérament l'y portant. Il a l'air de penser, comme Voltaire, que les questions de cet ordre dépassent les capacités de notre entendement. Nous ressemblons aux habitantes de cette fourmilière dont il est parlé dans *Le Rouge et le Noir*. Un chasseur heurte du pied une fourmilière. Que peuvent bien comprendre les fourmis à cet énorme dérangement précédé d'un vacarme épouvantable et d'une gerbe de feu ? ⁶¹

Kierkegaard

Si Stendhal ne peut être rangé parmi les précurseurs de l'existentialisme, il en va tout autrement avec Kierkegaard puisque tout le monde, Sartre y compris, considère que ce mouvement de pensée lui doit beaucoup. Le meilleur document pour réfléchir à cette question est le compte rendu d'un colloque organisé par l'Unesco en 1964 et qui a été publié deux ans plus tard sous le titre *Kierkegaard vivant*⁶². Dans le débat qui suit, auquel il ne participe pas, un intervenant reproche à Sartre d'avoir laïcisé Kierkegaard, ce qui revient à le dénaturer. Ce reproche paraît fondé.

L'idée commune à Kierkegaard et à l'existentialisme est que la destinée de chacun résulte d'un choix. Chez Kierkegaard, il le dit lui-même, le grand principe de Socrate « Connais-toi toi-même » devient « Choisis-toi toi-même ». Je me contenterai d'une seule citation :

« On a souvent repris le « Connais-toi toi-même » en y voyant la fin de tout l'effort humain. On a aussi parfaitement raison, mais pourtant il est tout aussi certain que cette connaissance ne peut être la fin si elle n'est pas en même temps le commencement⁶³. »

Voici maintenant des phrases qui ont certainement retenu l'attention de Sartre comme d'ailleurs tout le chapitre dont elles sont extraites :

« Ainsi, tandis que la nature est créée du néant, tandis que je suis moi-même comme personne immédiate créée du néant, je suis comme esprit libre enfanté par le principe de contradiction, où par le fait de m'être choisi moi-même⁶⁴. »

« Un héritier, même des trésors de l'univers, ne les possède pas avant sa majorité ; pareillement, la personnalité la plus riche n'est rien avant de s'être choisie, tandis que celle que l'on pourrait dire la plus pauvre est tout quand elle s'est choisie⁶⁵. »

Le choix même a une influence décisive sur la substance de la personnalité qui, l'effectuant, plonge en la chose pour laquelle elle opte ; et si elle omet de choisir, elle se dessèche et dépérit⁶⁶. »

Celui qui reste au stade esthétique « est ce qu'il est » alors que celui qui passe au stade éthique « devient ce qu'il devient »⁶⁷.

Ce choix est non seulement une possibilité mais, tout comme chez Sartre, un devoir. L'homme, ce faisant, se définit par son futur plus que par son passé. Sartre, après Husserl, montre que la conscience est toujours conscience de quelque chose et projection vers le futur, « intentionnalité ». L'idée est déjà présente chez Kierkegaard à cette seule différence qu'il parle de *telos* et de téléologie. Le mot grec *telos* a le sens de « but », et implique bien un choix, mais le choix sur lequel Kierkegaard revient constamment et auquel

correspondent les citations qui précèdent est le choix de l'infini contre le fini, de l'éternel contre le temporel. Or Dieu est absent de la vision du monde de Sartre.

L'individu qui ne fait pas preuve d'insensibilité intellectuelle et qui a le courage de se décider, fait bien un choix chez Kierkegaard, mais c'est le choix de faire le grand saut hors du rationnel pour basculer dans la foi. Pas plus qu'il ne concerne Stendhal, cet aspect n'intéresse absolument pas Sartre puisque l'on quitte le domaine de la pensée pour celui de la croyance.

Dans tous les livres sur Kierkegaard, est cité ce passage tiré de ses papiers : « Il s'agit de trouver une vérité qui en soit une *pour moi*, de trouver l'*idée pour laquelle je veux vivre et mourir*⁶⁸. » Voilà une phrase propre à convenir à un penseur existentialiste. Mais presque toujours est omise la phrase qui précède immédiatement : « Il s'agit de comprendre ma destination, de voir ce que Dieu veut au fond que je fasse. » Kierkegaard paraît s'être souvent demandé s'il était un apôtre et, sans l'avouer nettement, il donne le sentiment qu'il croit en être proche. Or à ses yeux, l'apôtre est un être prédestiné et par là échappant à la liberté. L'affirmation est nette. On ne naît pas apôtre ; l'apôtre est un homme appelé par Dieu et qui reçoit de lui une mission à remplir. « On ne naît pas apôtre ; l'apôtre est un homme appelé par Dieu et qui reçoit de lui une mission à remplir⁶⁹. » À celui qui me démontrera que cette affirmation est conciliable avec n'importe quelle conception de l'existentialisme, j'offre une tournée de vin de messe.

La liberté de chaque homme est en face d'un choix, mais l'alternative est seulement de savoir si l'on répond ou non à l'appel de Dieu. Et certains n'ont même pas le choix. Dieu les choisit du doigt et les conduit au port.

Nous avons vu que, parmi les œuvres de Kierkegaard, seules celles qui n'étaient pas signées de son nom sont passées à la postérité. Nous constatons maintenant qu'il est devenu célèbre après que sa pensée a été amputée de ce qu'il considérait comme essentiel. Le penseur chrétien a bien été laïcisé et donc dénaturé.

Je ne m'arrête pas sur l'« existentialisme chrétien » de Gabriel Marcel. Il s'agit à l'origine d'une formule due à un éditeur qui voulait profiter de la grande mode dont était l'objet l'existentialisme. Toute sa vie, Gabriel Marcel va essayer de s'en dépatouiller. Sur le lien entre Gabriel Marcel et l'existentialisme, la meilleure source est *Kierkegaard vivant* évoqué plus haut.

Je me suis permis cette digression sur l'existentialisme pour aller au devant d'une question dont je savais qu'elle ne manquerait pas de m'être posée. Mais il faut revenir au mot « existentiel » de la pensée, au caractère charnel du lien entre un écrivain et sa production. À nos deux auteurs conviendrait parfaitement l'affirmation d'un écrivain qui admirait Stendhal et qui, même si des passages de son œuvre font penser à Kierkegaard, n'avait pas lu le philosophe de Copenhague, Nietzsche : « J'ai toujours mis dans mes écrits toute ma vie et toute ma personne, j'ignore ce que pourraient être des problèmes purement intellectuels⁷⁰ ».

Certaines traductions du texte de Nietzsche que je viens de citer proposent « ma vie et tout mon corps ». Il est intéressant de noter que René Char cite ce passage dans un texte adressé à Camus⁷¹, ces deux auteurs pouvant être considérés l'un et l'autre comme « charnels ».

La pensée ne peut donc flotter en l'air, détachée de celui qui la produit, presque accessoire. On ne lit pas et l'on n'écrit pas comme on tricote, comme on joue au bridge ou même comme on fait un discours au Parlement. Ce qui nous ramène à Philippe Berthier.

**Où l'on revient comme promis
à Philippe Berthier**

Avant de citer le texte de Philippe Berthier qui se situe tout à fait dans la ligne de notre propos, je voudrais m'arrêter sur une anecdote rapportée par Claude Roy. L'un de ses amis, professeur d'université, interrogeait un candidat sur un livre au programme, disons par exemple *Le Rouge et le Noir*. L'ignorance du candidat fut telle que l'interrogateur, un peu à cran, finit par lui demander : « Enfin, avez-vous oui ou non lu ce livre ? » Le candidat répond qu'il ne l'a pas lu « personnellement ». Claude Roy commente ainsi : « Des livres pas lus « *personnellement* », aux vies pas vécues « *personnellement* », il n'y a que quelques pas. Vite franchis⁷². »

C'est par le biais de cette lettre au *Monde* que j'ai rencontré pour la première fois Philippe Berthier. Qui m'aurait dit alors que bien des années plus tard il serait le responsable pour ne pas dire le coupable, de ma présence parmi vous ce soir. La polémique portait sur un professeur mis en garde à vue parce qu'il avait fumé du cannabis avec ses élèves. Il figure dans *Le Monde* du 29 octobre 1969, page 14, rubrique « Correspondance » avec un titre dû à la rédaction « L'affaire Verdeil et les devoirs des professeurs » qui concerne aussi un autre article d'une toute autre teneur.

Deux hypocrisies

M. Philippe Berthier, assistant à la faculté des sciences humaines de Lyon, nous écrit :

Si je veux parler de Jean Verdeil, incarcéré à la maison d'arrêt de Nîmes pour avoir laissé ses élèves fumer chez lui du haschich et refuser de les dénoncer, ce n'est pas parce qu'il est mon collègue direct. Les aspects anecdotiques de son histoire ne m'intéressent pas. « Une certaine presse », comme on dit, s'en est donné à cœur joie, entassant les inexactitudes, lui prêtant trois enfants, affirmant qu'il avait « organisé » des fumeries, que sa femme était elle-même une intoxiquée, etc. On peut toujours dire n'importe quoi : il n'en coûte rien. Ce qui est typique dans les réactions suscitées par l'affaire Verdeil, et comme tel mérite d'être relevé, c'est l'empressement avec lequel on a *isolé* ce maître qui avait « failli à sa mission éducatrice », tandis que « la grande masse des enseignants, elle, assurait avec dignité », etc. Voilà encore le pharisaïsme qui a tué Gabrielle Russier.

En réalité, ce qui l'a conduit en prison, c'est d'abord de s'être aperçu qu'il avait des élèves dont le regard attendait quelque chose de lui. On pourrait croire qu'il s'agit là d'une évidence. Il faut avoir fréquenté la salle des professeurs d'un lycée pour savoir à quel point les élèves sont parfois *absents*. J'ai connu un très grand lycée de l'Ouest où pendant une année scolaire je n'en entendis jamais parler (on parlait grèves et retraite). Un professeur pour qui les élèves existent en dehors des heures de cours, qui ne sent sa vie justifiée que par et pour ses élèves, qui une fois pour toutes a décidé qu'ils étaient le plus important de sa vie, et qu'en conséquence c'était en dehors du lycée, à chaque instant, qu'il fallait songer à eux et vivre pour eux, c'est un phénomène, presque un monstre ; on sent *qu'il en fait trop*.

Jean Verdeil faisait venir ses élèves chez lui le soir pour discuter air du temps, littérature et politique : c'était déjà se condamner aux yeux du grand nombre. Un professeur qui invite dans sa maison, tutoie, offre sa confiance et son amitié sur un plan d'égalité, c'est suspect ; pis, c'est une atteinte à un ordre immémorial, celui qui sait s'abaissant au niveau de celui qui ne sait pas. C'est un acte aberrant, une transgression injustifiable (que

l'on s'empressera de justifier par des motifs vulgaires : désir de rester dans le vent, par exemple). Entretenir avec ses élèves des relations extra-lycéennes, les voir souvent, respecter leur liberté, et pour tout dire les aimer, c'est postuler que l'enseignement embrasse un royaume qu'on ne saurait enfermer dans quelques dérisoires heures hebdomadaires réglementées par un programme au sein d'une classe, et que ce royaume communique avec la vie.

Et là réside bien la deuxième hypocrisie dont Verdeil est la victime. Le professeur de français étudie des textes admirables dont il doit faire partager la beauté profonde. Et l'on s'accorde à juger que la valeur de l'enseignant se mesure à sa capacité de propager la ferveur. On passera donc des heures à montrer que Baudelaire ou Proust sont des génies, on s'enthousiasmera et on enthousiasmera pour eux, mais attention ! Pas question de se droguer ou d'être pédéraste. Bien sûr, il est trop évident que se droguer ou être pédéraste ne suffisent pas pour être Baudelaire ou Proust, mais Baudelaire se droguait et Proust était pédéraste. Verlaine buvait et Hugo n'aimait pas le pouvoir personnel. Chers enfants, apprenez par cœur *les Fleurs du mal*, parce que c'est très beau et très émouvant, mais surtout ne les cueillez pas. On convie la jeunesse à se pâmer d'admiration, mais à ne pas imiter, sous peine de sanction sociale et de désaveu unanime. Si on brode agréablement la parole autour des *Fleurs du mal*, on est reçu avec mention au baccalauréat ; mais si, les ayant prises au sérieux, on les vit, on se retrouve en prison.

Ainsi donc, ceux pour qui la littérature est jonglerie sont couronnés par tous les triomphes ; ceux pour qui elle est vie et expérience cruciale sont poursuivis comme éléments douteux. Voilà qui en dit long sur le divorce entre la culture et le vécu dans notre société. Verdeil a eu l'impardonnable légèreté de faire comprendre à ses élèves que les manuels convenables de MM. Lagarde et Michard, pour qui savait les lire, sentaient à plein nez la sueur, l'opium, le vin, le sang et le sperme. Cela l'a conduit en prison :

gageons que dans ses futures explications de texte, il ne verra plus tant de choses.

Il y a quarante-deux ans déjà qu'un jeunot nommé Philippe Berthier s'exprimait avec une telle pertinence.

ET L'HUMOUR

Il me resterait en principe une troisième partie intitulée « Et l'humour » qui traiterait de l'humour et de l'ironie chez Stendhal et chez Kierkegaard. Cela conduirait à outrepasser vos forces et les horaires. Je me propose donc de vous donner rendez-vous le 4 janvier 2014 pour un exposé intitulé « Humour et ironie chez Stendhal et Kierkegaard ». Bien sûr, si le Dieu des athées, me prête vie. Je vais seulement vous lire un texte qui est un merveilleux exemple de cet humour.

Il s'agit d'une préface à... un recueil de préfaces intitulé *Préfaces* (au pluriel) dont l'auteur, sur la couverture du moins, est Nicolaus Notabene, texte qui se trouve dans le volume VII des *Œuvres complètes*⁷³. Le narrateur est un auteur marié (ce que Kierkegaard n'a jamais été) qui nous explique pourquoi, du fait de l'attitude de sa femme, il se contente de publier un recueil de préfaces. La femme, en effet, fonctionne sur le mode du « Ou bien... ou bien ». Ou bien tu m'aimes. Ou bien tu écris.

Le texte est organisé en deux temps. Le début est une sorte d'envolée poétique dans laquelle, avec la plus grande liberté, Søren donne le sentiment d'embrasser toute sa vie. Vient ensuite le récit des démêlés du narrateur, homme marié, fictif donc, avec sa très conjugale épouse.

Je ne m'arrête que sur cette deuxième partie, bel exemple d'humour puisque, sous la drôlerie perce ce qui fut la tragédie de Kierkegaard. Après donc un développement d'un caractère très général, Nicolaus Notabene enchaîne :

« Chacun peut à son gré juger de tout cela, suivant son humeur ou son inspiration. Pour moi, c'est une autre affaire, car une promesse et une obligation me contraignent à m'occuper exclusivement de ce genre littéraire. Et pourquoi ? Je vais tout de suite en donner l'explication au lecteur ; c'est en effet le lieu, et l'histoire est de mise dans une préface comme les propos malveillants dans un cercle de gens invités à prendre le café.

Quoiqu'ayant fait un heureux mariage comme bien peu, et quoique reconnaissant de mon bonheur comme bien peu aussi, je ne m'en suis pas moins heurté dans mon ménage à des difficultés dont je dois la découverte à ma femme, car pour moi, je n'en avais aucun soupçon. Nous étions unis depuis quelques mois, j'avais acquis quelque pratique dans l'art de la vie conjugale quand peu à peu se réveilla en moi un désir que j'ai toujours nourri et auquel je croyais bien innocemment pouvoir me livrer : le désir de m'adonner à quelque travail littéraire. J'avais choisi mon sujet ; j'avais rassemblé les ouvrages que je possédais moi-même sur la question, j'en avais emprunté certains autres à la Bibliothèque royale, mes résumés étaient classés pour une commode vue d'ensemble ; ma plume était pour ainsi dire déjà dans l'encrier. Ma femme n'eut pas plus tôt le soupçon que quelque chose se tramait qu'elle se mit à épier soigneusement tous mes gestes. Elle laissait à l'occasion tomber un mot voilé, faisait une discrète allusion à mon activité dans mon cabinet, aux séjours prolongés que j'y faisais : mes préoccupations littéraires ne lui plaisaient qu'à moitié. Mais je faisais bonne contenance, j'avais l'air de ne pas la comprendre, comme ce fut aussi bien le

cas au début. Mais un jour, elle me prend au dépourvu et m'arrache l'aveu officiel que j'étais en train de me faire écrivain. Si, jusque-là, elle s'était plutôt livrée à des travaux d'approche, elle se retrancha désormais dans une position de plus en plus ferme jusqu'à ce qu'enfin elle me déclarât ouvertement la guerre et même si ouvertement qu'elle se mit à me confisquer tout ce que j'écrivais pour en faire un meilleur usage, soit pour y piquer ses broderies, soit pour faire des papillotes. Il est difficile à un écrivain de se trouver en plus fâcheuse posture que moi ; même soumis à une censure spéciale, il espère pourtant que son travail obtiendra son « permis d'imprimer » ; mais mes productions sont constamment étouffées dans l'œuf. Et d'une autre façon encore, je vis avec une netteté croissante combien ma situation était désespérée ; à peine avais-je découvert les mesures vexatoires dont mes écrits étaient l'objet que devint évidente à mes yeux une chose qui, bien entendu, m'avait jusqu'alors complètement échappé : je vis l'irréparable dommage que subirait l'humanité si mes écrits ne voyaient pas le jour. Que faire en pareille occurrence ? Je n'avais pas, comme un auteur soumis à la censure, faculté de recours à la chancellerie, aux députés, au très honorable public ou à la mémoire de la postérité. Je vis et meurs avec ma femme, je dépends d'elle en toutes choses. Il est bien vrai que mes contemporains me considèrent comme un bon polémiste très exercé dans l'art de la dispute et capable de plaider ma propre cause ; mais cet avantage m'est ici d'un piètre secours ; car si je peux tenir tête au diable en personne, il m'est impossible de tenir la discussion avec ma femme. Elle ne connaît qu'un syllogisme ou plutôt, elle n'en connaît aucun. Ce que les gens instruits appellent sophistique, elle, qui ne se pique pas d'être savante, elle l'appelle chicane. La méthode est toute simple, soit dit pour qui sait l'employer. Chaque fois que je dis une chose qui ne lui plaît pas, sous forme de syllogisme ou autrement, en longs raisonnements ou courtes remarques, peu importe, bref quand ce que je dis ne lui plaît pas, elle me regarde d'un air tout ensemble aimable, charmant, bienveillant, ravissant, mais encore

trionphant et qui m'anéantit : pure chicane, me dit-elle alors. Le résultat est que toute ma virtuosité dans l'art de la controverse devient un article de luxe qui n'a nullement cours dans ma vie domestique. Si le dialecticien que je suis peut en quelque mesure représenter le cours de la procédure, fort longue au dire du poète, ma femme, de son côté, est comme la chancellerie danoise « brève et concise en ses propos » ; mais elle a sur ce noble collègue l'avantage d'être très aimable, et c'est justement cette amabilité qui lui confère une autorité dont elle sait à tout moment user de la plus charmante façon.

Les choses en sont là. Je n'ai jamais pu écrire plus qu'un paragraphe d'introduction. Il était d'un caractère très général et à mon avis si réussi qu'il devait amuser ma femme, à condition de ne pas m'en dire l'auteur ; je pensais que je la gagnerais peut-être à ma cause en lui en donnant lecture. Je m'attendais à voir ma requête essayer un refus ; je croyais qu'elle allait user de son avantage et me déclarer « qu'il ne manquait plus que cela ; que non seulement je me mêlais d'écrire, mais que je l'obligeais encore à écouter des conférences ». Il n'en fut rien. Elle agréa ma proposition le plus gentiment du monde ; elle écouta, rit, admira. Je croyais la partie gagnée. Elle s'approcha de la table où j'étais assis, passa un bras confiant autour de mon cou et me demanda de relire le passage. Je commence ma lecture en tenant le manuscrit bien haut pour lui permettre de suivre des yeux. C'est merveilleux. Je me sens transporté – mais non tout à fait jusqu'à la fin du passage – quand le manuscrit s'enflamme soudain. Sans que je le voie, elle avait poussé l'une des bougies sous le papier. Le feu gagnait, il n'y avait rien à sauver, mon paragraphe d'introduction partait en fumée dans l'allégresse générale, car ma femme jubilait pour nous deux ; exubérante comme une enfant, elle battait des mains ; là-dessus elle se jeta à mon cou, avec une passion telle que semblait-il, j'avais été séparé d'elle, voire perdu pour elle. Impossible de placer un mot. Elle me demanda pardon d'avoir ainsi combattu pour son amour, et elle le fit avec un attendrissement qui

faillit me faire croire que j'avais été à deux doigts d'être le mari prodigue. Elle m'expliqua qu'elle ne pouvait supporter chez moi un pareil changement : « Ta pensée, me dit-elle, m'appartient, elle doit m'appartenir ; tes attentions sont mon pain quotidien, ton approbation, ton sourire, tes plaisanteries sont ma vie, mon sujet d'enthousiasme ; accorde-les-moi ; oh ! ne me refuse pas ce qui me revient de bon droit. Fais cela pour moi, pour que je sois contente, pour qu'avec joie je puisse faire ce qui est mon unique joie : penser à toi et trouver ma satisfaction à être jour après jour gentille avec toi comme tu t'es montré gentil quand tu me faisais la cour. »

Qu'est-ce qui autorise une pareille conduite à une femme charmante, certes aux yeux de tous ceux qui la connaissent, mais surtout aux miens dans la gaieté où je la vois tout au long du jour. Voici pour l'essentiel sa pensée : un mari écrivain ne vaut guère mieux qu'un mari assidu au club chaque soir ; il est même pire ; car l'habitué du club doit pourtant reconnaître qu'il brise la vie du foyer ; mais le mari commet une infidélité du genre noble qui ne saurait provoquer de repentir, bien que les conséquences en soient pires. L'habitué du club n'est pourtant absent que le temps de son absence, mais un écrivain – « oui, tu ne le sais sans doute pas, mais tu as singulièrement changé ; du matin au soir, tu restes pris dans la trame de tes pensées. On le voit surtout à midi, à table. Tu es là, à regarder devant toi comme un revenant, ou pareil au roi Nabuchodonosor quand il lit l'écriture invisible. Quand je t'ai moi-même préparé le café, l'ai servi sur le plateau, te l'apporte toute contente, me tiens devant toi et fais la révérence – alors, oui, de frayeur, je suis sur le point de tout laisser tomber par terre ; mais surtout, j'ai perdu ma gaieté et ma joie et je ne puis plus te faire ma révérence. »

À tout propos ma femme sait me servir son catégorique « Je pense en outre » et elle n'a même pas la manière assommante de Caton, tout lui sert d'argument ; son raisonnement tient de l'incantation. Si, dans une controverse, mon adversaire me sortait de pareils arguments, je lui tournerais probablement le dos en lui appliquant les mots du Magister de

Holberg : « L'ignorant qui ne sait pas distinguer entre *ubi praedicamentale* et *ubi transcendente*. » Avec ma femme c'est une autre affaire ; son argumentation coule de source – et va au cœur d'où elle procède aussi. À ce sujet, elle m'a fait comprendre qu'un catholique puisse être édifié à un office célébré en latin ; car l'argumentation qu'elle déploie est, envisagée comme telle, ce qu'est le latin pour celui qui ne le comprend pas : et pourtant ma femme m'édifie toujours, elle me touche et m'émeut.

« Être écrivain quand on est époux, dit-elle, c'est être manifestement infidèle ; on fait tout le contraire de ce que le prêtre dit, car ce qui fait la validité du mariage, c'est que le mari s'attache à sa femme, un point c'est tout. » Si je lui réponds qu'elle a sans doute prêté une oreille bien distraite aux paroles du pasteur : elle a la mémoire courte, dirait-on, qu'il lui faudrait retourner au catéchisme ; si je lui représente que le mariage est un devoir spécial, et même « particulier », et que tous les devoirs peuvent se répartir en devoirs généraux et devoirs particuliers envers Dieu, nous-même et le prochain, elle n'est pas le moins du monde embarrassée. Tout cela, dit-elle, est pure chicane ; « du reste, elle n'a pas oublié l'enseignement du catéchisme sur le mariage, qui est le devoir du mari en particulier. » En vain, je m'efforce de lui montrer qu'elle brouille les termes, contre toute logique, toute grammaire et tous les principes d'exégèse, puisque ce chapitre ne traite que des devoirs du mari en particulier à l'égard du mariage, comme le paragraphe suivant parle en particulier des devoirs de la femme. Peine perdue. Elle s'en tient à son propos et répète « qu'être écrivain quand on est époux, c'est la pire espèce d'infidélité ». Maintenant c'est même la « pire » infidélité. Si je veux lui rappeler que, selon les lois divines et humaines, le mari est le maître et seigneur et qu'autrement ma situation dans la vie n'a plus qu'une minime importance et me réduit à un *encliticon* à sa personne, ce qui est tout de même trop exiger de moi, elle me reproche alors mon extravagance, « car je sais fort bien qu'elle ne demande rien, qu'à mon égard elle n'a qu'un désir : n'être rien du tout ». M'arrive-t-il de protester,

car enfin si je dois être un simple *encliticon*, je tiens du moins à ce que ma femme prenne toute l'importance possible, afin que la mienne ne se réduise encore, me faisant l'*encliticon* de rien, – elle me regarde alors et me déclare : « Chicane pure ».

Ma femme a la logique de l'idée fixe. J'ai essayé de la flatter ; je lui ai représenté qu'il serait pourtant agréable de voir mon nom, notre nom célèbre ; qu'elle est la muse qui m'inspire. Elle ne veut rien entendre. Elle voit dans la célébrité le plus grand malheur et ma perdition totale et elle voudrait de tout cœur qu'une critique impitoyable me renvoyât chez moi gros Jean comme devant. Quant à être ma muse, elle ne le croit pas, le désire encore moins et demande de toute son âme à Dieu d'empêcher qu'elle ne cause ainsi elle-même la perte de son bonheur conjugal. Elle est intraitable et au total, quand « tout est bien examiné », « ou bien, dit-elle, un mari véritable – ou alors... mais dans ce cas le reste est indifférent ».

Le lecteur trouvera certainement comme moi son argumentation un peu faible et qu'elle néglige complètement tous les problèmes dont il s'agit proprement, les conflits-limites entre le conjugal et l'individuel qui peuvent donner fort à faire à un cerveau aussi profond que perspicace ; mais elle a encore un argument en réserve auquel le lecteur accordera peut-être plus de poids. Un jour que nous avions vidé notre différend et que le débat, comme d'habitude, s'était rasséréiné en une réconciliation, elle passa enfin tendrement son bras sous le mien, me regarda de l'air le plus caressant du monde et dit : « Cher ! Je n'ai pas voulu te le dire sans ménagements parce que j'espérais te faire renoncer à tes projets par d'autres moyens et t'épargner une offense ; mais puisque je n'ai pas réussi, je te le dirai avec toute la sincérité que tu es en droit d'attendre de ta femme : je ne te crois pas capable d'être écrivain : par contre – oui, moque-toi un peu de moi – par contre tu as le génie, le talent, les dons extraordinaires propres à faire de toi mon mari, un mari que je pourrai admirer sans cesse, contente même de sentir ma propre insignifiance et laissant simplement mon amour manifester

sa reconnaissance. » Mais elle ne se prêta pas autrement à la pratique de l'argument. Dès que j'abordais sur ce point la discussion d'un si, d'un comment, elle tenait prête une autre explication et disait « qu'un jour je regretterais de lui avoir été infidèle en devenant écrivain, que je serais alors incapable d'écarter le repentir dont je connaîtrais toute l'amertume ».

Et quelle fut la fin de cette querelle ? qui triompha de mon ennemie domestique ou de l'écrivain ? Il n'est pas difficile de le deviner, malgré un instant d'embarras pour le lecteur, puisqu'il lit ces lignes et donc me voit devenu écrivain ! Je finis par promettre que je n'écrirai pas. Mais, comme dans les doctes soutenances de thèse, lorsque l'auteur a désarmé toutes les objections de l'adversaire, on présente finalement quelque bagatelle de grammaire pour avoir du moins raison sur un point – comme y consent poliment l'auteur pour donner raison à l'adversaire, du moins sur un point – de même je me réservai la permission d'écrire des « préfaces ». J'invoquai à ce sujet des analogies : j'alléguai que des maris qui avaient promis à leur épouse de ne plus jamais prendre de tabac à priser avaient en échange obtenu la permission d'avoir autant de tabatières qu'ils voulaient. Elle accepta la proposition croyant, peut-être, qu'on ne pouvait écrire de préface sans rédiger un livre – ce que je n'ose – à moins d'être un écrivain célèbre que l'on prie instamment d'en écrire une, ce qui ne saurait être le cas pour moi.

Tout cela pour expliquer ma promesse et mon obligation. J'ai pu écrire avec bonne conscience le petit livre de bagatelles que je publie ici. Mais je l'ai fait à l'insu de ma femme au cours d'un séjour à la campagne. Je prie la critique d'en user envers moi avec modération ; supposez, en effet, qu'elle donne raison à ma femme et me trouve inapte au métier d'écrivain ; supposez qu'elle me crible impitoyablement de ses coups ; supposez que ma femme l'apprenne : je chercherai alors en vain réconfort et consolation auprès de la compagne de ma vie. Sans doute, elle serait au comble de la joie de voir sa cause justifiée par la bonne leçon que j'aurais reçue, de voir

confirmée sa foi en la juste Providence, et vérifiée son idée que, pour un époux, être écrivain, c'est la pire des infidélités. »

Tout le drame de Kierkegaard est dans ce texte hilarant. L'humour, c'est ça, le tragique vu d'une autre planète, la politesse du désespoir selon une formule difficile à attribuer, le détachement par l'esprit d'un monde de douleur auquel on reste viscéralement attaché. La destinée en fait preuve parfois. Kierkegaard est frappé par le cas de Swift qui contribua à la construction d'un asile d'aliénés et qui y fut interné à la fin de sa vie.

*

Balzac disait qu'il faut faire des livres ou des enfants, ce qui ne l'a pas empêché d'avoir une fille sur le tard. Cela peut se discuter puisque cet immense écrivain que fut Tolstoï a eu treize enfants. Sur ce point, Kierkegaard et Stendhal semblent avoir, comme madame Notabene, opté pour le principe du « Ou bien... ou bien », mais dans un sens opposé : la littérature et ses enfants d'abord.

*

Alors que Kierkegaard était sur son lit d'hôpital, à la suite de l'attaque dont il avait été victime, prononça quelques mots que j'aimerais vous lire parce qu'ils font écho à l'adresse du « lecteur bienveillant » de Stendhal que j'ai lue au début de cet exposé. Quelqu'un ayant demandé à l'agonisant s'il avait encore un message destiné à ses amis, il répondit :

« Non, salue de ma part tous les hommes ; je les ai tous aimés. Dis-leur que ma vie a été une grande douleur, inconnue de tous. Tout paraissait du dehors être fierté et vanité ; il n'en était rien. Je ne suis pas meilleur que les autres. Je l'ai toujours dit ; j'avais l'écharde dans ma chair, c'est pourquoi je n'ai pas pu me marier et n'ai pu avoir de profession ; je suis un candidat en

théologie, j'avais le titre officiel et de grandes dispositions ; mais j'étais l'exception⁷⁴. »

*

Si je voulais résumer l'œuvre de Kierkegaard en quelques mots, je dirais, qu'en dépit de toute sa mélancolie, elle est une fête de l'intelligence. Celle de Stendhal aussi.

En toute modestie, grâce à eux, et grâce à vos interventions, j'aimerais que l'on puisse en dire autant de cette soirée. Mais j'ai bien peur, vu tout ce que j'ai dit que je ne dirai pas, que l'on puisse parler plutôt d'un festival de la frustration. On voulait un débat et j'en ai fait un livre. Il ne me reste plus qu'à poser une question. Laquelle des deux, de l'Association des amis de Stendhal ou de la Société kierkegaardienne, sera la plus généreuse pour aider à sa publication ? En ayant à l'esprit que 2013 est le centième anniversaire de la naissance de Kierkegaard.

Je terminerai comme Chateaubriand à la fin des *Mémoires d'Outre-Tombe* : « J'ai fait mon œuvre. À vous Messieurs ! » Et aussi, bien entendu, « À vous Mesdames ! »

NOTES

Les notes renvoient aux éditions figurant dans la bibliographie. OC correspond à *Œuvres complètes*. Le chiffre arabe qui suit est le numéro du volume.

STENDHAL ET MOI

1. Stendhal, *La Chartreuse de Parme* dans *Roman et nouvelles*, II, Première partie, chapitre VII, p. 157 : « Adieu, vous autres ! Il faut éviter le sang, se dit-il. » ; Desalmand, *Les Fils d'Ariane*, p. 149-150.
2. Stendhal, *Lucien Leuwen* dans *Romans et nouvelles*, I, adresse au lecteur commençant par « Lecteur bienveillant » qui précède le roman, p. 767.
3. *Le Degré zéro de l'écriture*, p. 12. Barthes parle plus précisément du style.

ET KIERKEGAARD

Deux évènements fondamentaux

4. Autres exemples : à la différence de l'amour humain, l'amour divin ne suppose pas une admiration, OC, 14, p. 47 et 51-52 ; ils ennoblissent l'un et l'autre, OC, 11, p. 179 ; amour du prochain sans angoisse à la différence de la passion amoureuse, OC, 14, p. 76 ; dans les deux cas, l'incertitude signe du fait que l'on n'est pas amoureux, OC, 11, p. 146.
5. Søren (23 janvier 1813-11 novembre 1855) ; Régine (5 mai 1822-18 mars 1904) ; il a donc neuf ans moins trois mois de plus qu'elle.
6. Dans le volume V, des *Œuvres complètes* ; épisode évoqué dans la *Genèse*, II, 21-22. Pour cette opération, Dieu endort Adam. On peut donc le considérer comme l'inventeur de l'anesthésie générale.
7. OC, 6 ; cité par Jean Brun dans sa préface, p. XXI, Pap IV A 85 ; « Après ma mort personne ne trouvera (et c'est là ma consolation) la moindre indication concernant ce qui a proprement rempli ma vie ; nul ne trouvera tracé en mon for intérieur la révélation qui explique tout et qui, souvent,

transforme pour moi ce que le monde appellerait des bagatelles, des événements de la plus haute importance, pourtant insignifiants dès que j'enlève la note secrète qui explique tout. » Jean Brun commente ainsi : mystère sur cette faute morale qui, à ses yeux, lui aurait interdit d'être pasteur. Traduction différente dans *Journal (extraits)*, Gallimard, I, p. 273. Stéphane Vial, dans le livre déjà évoqué trouve rocambolesque l'idée qu'il puisse s'agir du viol de la servante et conteste l'importance donnée à ce passage qui, à ses yeux, peut relever de la ruse.

8. *Le Monde*, 12 novembre 1955, p. 6.

ANALOGIES

9. Gerlach-Nielsen Merete, *Stendhal théoricien et romancier de l'amour*, København, 1965.

10. *Stades sur le chemin de la vie*. « Coupable ? » « Non coupable ? » (15 mars, minuit).

11. *Correspondance*, p. 23. Témoignage de la mère de Martensen, un homme d'Église qui avait été la cible de Kierkegaard : « Ma mère m'a confirmé à de nombreuses reprises que, de toute sa vie (et pourtant ce n'était pas une femme de peu d'expérience), elle n'avait vu une personne aussi profondément meurtrie que Kierkegaard le fut par la mort de sa mère. »

12. *Le Vrai Visage de Kierkegaard*, p. 93-94.

OPPOSITION RADICALE

13. Jean Wahl souligne cette attitude consistant à privilégier les « discours édifiants » et s'y oppose dans *Kierkegaard vivant*, p. 206.

Le féminisme de Stendhal et le machisme de Kierkegaard

14. Sur la contradiction entre ce féminisme et le goût de Stendhal pour les bordels, se reporter à mon *Cher Stendhal. Un pari sur la gloire*, chapitre « Le féministe », p. 191 *sq.*

15. *Le Deuxième Sexe*, p. 376-377 ; *De l'Amour*, Livre II, chapitre LIV, p. 208.

16. *Le Deuxième Sexe*, p. 377 ; *de l'Amour*, p. 220-221 : « D'après le système actuel de l'éducation des jeunes filles, tous les génies qui naissent *femmes* [...] ».

17. Chapitres LIV à LVI du Livre II, p. 205 *sq.*

18. Sur la célèbre phrase de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, II, p. 13 ; pour Érasme, *De l'éducation des enfants* dans les volumes des œuvres parus dans la collection « Bouquins », 1992, p. 487. Voir notre analyse de « On ne naît pas homme, on le devient » d'Érasme dans notre *Petit Dictionnaire des vraies fausses citations* (Paul Desalmand, Yves Stalloni, Albin Michel, 2011).

19. « Et cette histoire nous apprend encore par ailleurs que la femme est l'être pour autre chose. L'Écriture dit en effet que Jéhovah la tira de l'une des côtes d'Adam. S'il l'avait tirée par exemple du cerveau, elle aurait bien toujours été l'être pour autre chose ; mais il s'agissait de faire d'elle tout autre chose qu'une fumée du cerveau. » OC, 3, p. 399.

20. OC, 18, p. 105.

21. OC, 16, p. 207.

22. OC 3, p. 399.

23. OC, 16, *La Maladie de la mort*, p. 208.

24. OC, 9, p. 278.

25. OC, 9, p. 56. Le nom du personnage est celui de l'auteur de *La Répétition*. Un autre personnage porte le nom de l'auteur du *Journal du séducteur*.

Recherche et refus du bonheur

26. La formule de Chamfort, auteur que Stendhal appréciait au plus haut point, est : « Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne. » J'ai modifié la formulation parce que le verbe « jouir » a changé de sens. *Maximes, Pensées, Caractères et Anecdotes*, Flammarion, GF, 1968 (1795), Seconde partie, ch. 5, n° 319, p. 123.

27. *Œuvres intimes*, II, *Vie de Henry Brulard*, ch. 24 Gallimard, Pléiade, 1982, p. 767.
28. Lettre écrite de Turin le 15 décembre 1805, dans annexes de *Correspondance*, I, p. 1154-1 155. Sur cette question du suicide se reporter au chapitre « Ne pas finir comme un jocrisse » de mon *Cher Stendhal*, p. 241 *sq.*
29. Lettre écrite de Civita-Vecchia le 3 avril 1841, *Correspondance*, III, Gallimard, Pléiade, 1968, p. 434.
30. *Le Rouge et le Noir*, Deuxième partie, ch. 45, dans *Romans et nouvelles*, I, p. 696.
31. *Journal*, Milan, 8 septembre 1811, dans *Œuvres intimes*, I, p. 736.
32. *Œuvres intimes*, II, ch. 45, Gallimard, Pléiade, 1982, p. 948.
33. Pindare, *Œuvres complètes*, *Troisième pythique*, Épode 3, p. 177. (« Non chère âme, à la vie immortelle/ N'aspire, mais épuise le champ du possible »).

Kierkegaard

34. S. Kierkegaard, *L'Évangile de la souffrance*, OC, 13, p. 218-219. Voir aussi, *Ibid.*, p. 245.
35. *L'École du christianisme* par Anti-Climacus, OC, 17, p. 127.
36. *Point de vue explicatif sur mon œuvre*, OC, 16, p. 54.
37. *Diaspsalmata*, OC, 3, p. 19.
38. Stendhal écrit lui-même dans son journal le 30 septembre 1806 : « Je mets tout mon plaisir à être triste. »
39. *In vino veritas*, dans *Stades sur les chemins de la vie*, OC, 9, p. 182. Masque que personne n'a découvert (OC, 16, p. 54) mais qui ne pourrait pas résister à l'épreuve du mariage (OC, 9, p. 346).
40. *Journal (extraits)*, mars 1836, I, p. 75.

Absence et présence de Dieu

Stendhal

41. *Vie de Henry Brulard, Œuvres intimes*, II, ch. 4, p. 563.

42. *Vie de Henry Brulard, Œuvres intimes*, II, ch. 4, p. 564. Sur cette question de la mort de la mère voir notre chapitre « Le Monde s'effondre » dans *Cher Stendhal*, p. 53 sq.

Kierkegaard

43. OC, 2, p. 302-303 ; OC, 15, p. 138 ; OC, 11, p. 115-116.

44. *Journaux et carnets de note*, Fayard, L'Orante, p. 25. Même idée de leur caractère « inconciliable » dans *Journal extraits*, I, 17 octobre 1835, p. 60.

45. Acte III, p. 121.

46. « Le confortable et – le besoin de la félicité éternelle », dans *L'Instant* n° 2, OC, 19, p. 116.

47. *Journaux et cahiers de notes*, I, p. 25 ; traduction dans *Journal (extraits)*, I, p. 62 : « Dans bien des cas, quand je regarde des existences chrétiennes, le christianisme, au lieu de leur verser de la force... oui, à côté des païens, me semblent les avoir émasculées et ces chrétiens-là me font l'effet d'être désormais comme le hongre à l'étalon. » L'accord du participe passé « émaculé » semble être fait avec « forces ».

48. Note de Jean Brun, OC, 17, p. 256.

49. Søren Kierkegaard, *Post scriptum définitif et non scientifique aux miettes philosophiques*, II, OC, 11, p. 66.

LE POINT COMMUN : L'EXISTENTIEL

Kierkegaard et le refus du système

Petite digression

50. Jacques Colette, *Kierkegaard et la non-philosophie*, p. 115. Colette cite Garbis Kortian : la philosophie comme le lieu du « bavardage infini des êtres finis ».

51. *Miettes philosophiques*, OC, 7, p. 79. « La conclusion de la foi n'est pas une conclusion mais une décision et c'est pourquoi le doute est exclu. »

52. OC, 17, p. 102 ; OC, 11, p. 146.

53. *Le Divan occidental-oriental*, p. 83.

54. *Nouveaux lundis*, VII, p. 50.

55. « Un discours de circonstance » dans *Discours édifiants*, OC, 13, p. 94. et « Point de vue explicatif sur mon œuvre », OC, 16, p. 40.

56. « Point de vue explicatif sur mon œuvre », OC, 14, p. 84.

57. Sur ce point, *Cher Stendhal* voir le début du chapitre « Le grand mot : inventer », p. 115, *sq.*

58. Lettre à Pauline Beyle du 8 mars 1805, *Correspondance*, I, p. 184.

59. *Voyage en France* dans *Voyages en France*, p. 560.

Existentialistes ou pas ?

60. *Stendhal, Sartre et la morale ou la Revanche de Stendhal*, Le Publieur, 2002. Le livre passera ensuite en poche dans la collection Pocket sous le titre *Sartre, Stendhal et la morale*. L'inversion des noms des auteurs par l'éditeur provient du fait qu'il s'agissait d'une année Sartre, centième anniversaire de sa naissance.

61. Sur ces points, se reporter au chapitre « Deux pensées » dans le livre qui vient d'être évoqué. Le passage sur la fourmilière est situé à la fin du roman, chapitre 44 de la deuxième partie, *Romans et nouvelles*, I, p. 692

62. Gallimard, Idées, 1966. L'intervention de Sartre intitulée « L'universel singulier » est reprise dans *Situations*, IX, p. 152-190.

63. « La formation de la personnalité » dans *L'Alternative (Ou bien... ou bien)*, OC, 4, p. 232. Jean Brun écrit dans la note 88 : « Ici, il précise sa propre interprétation : pour l'éthicien la « connaissance » n'est pas « contemplation » mais « action » et la maxime grecque devient pour Kierkegaard : « Choisis-toi toi-même. »

64. *Ibid.*, *La formation de la personnalité*, OC, 4, p. 194.

65. *Ibid.*, p. 161.

66. *Ibid.*, p. 148.

67. *Ibid.*, p. 162. « L'éthique est en l'homme ce par quoi il devient ce qu'il devient. »

68. *Journal (extraits)*, I, 1^{er} août 1835, p. 51.

69. *Deux petits traités éthico-religieux*, OC, 16, p. 150.

70. *La Volonté de puissance*, II, Gallimard, Tel, p. 123.

71. « Je veux parler d'un ami » dans *Recherche de la base et du sommet* dans *Œuvres complètes*, p. 713. Une formule de Char aurait pu être ajoutée à la liste des textes sur la nécessité de constamment se remettre en question : « Ne t'attarde pas à l'ornière des résultats », *Ibid.*, p. 175.

Où l'on revient comme promis

à Philippe Berthier

72. *Les Rencontres et les jours, 1992-1993*, p. 87-88.

ET L'HUMOUR

73. *Préfaces* est un livre de Kierkegaard paru en 1844 et publié sous le nom de Nicolaus Notabene. Il est constitué d'un ensemble de préfaces. Le texte cité fait partie de la préface de ce recueil (OC, 7, p. 263-271). Le sous-titre est : *Lectures récréatives pour certains conseillers au gré du moment et de l'occasion*.

74. Cité par Jean Wahl dans ses *Études kierkegaardiennes*, p. 45. Wahl part de l'édition allemande. Autre traduction avec le contexte relatif aux derniers jours de Kierkegaard : *Journal (extraits)*, V, p. 391.

BIBLIOGRAPHE

Pour la situation dans les *Œuvres complètes* de Kierkegaard, le numéro du volume est indiqué dans les notes. Ne figurent ici que les titres qui sont évoqués sans donner, lieu au moment où ils le sont, à une note. Pour les titres de Stendhal, ne figurent que les titres auxquels renvoie une note.

BEAUVOIR Simone de, *Le Deuxième Sexe*, I et II, Gallimard, Folio, 1949.

CAMUS, *Essais*, Gallimard, Pléiade, 1965.

CÉSAIRE Aimé, *Une saison au Congo*, Seuil, 1973.

CHAMFORT, *Maximes, Pensées, Caractères et Anecdotes*, Flammarion, GF, 1968 (1795).

CHAR René, *Œuvres complètes*, Gallimard, Pléiade, 1972.

CHEVALLIER Philippe, *Être soi. Actualité de Søren Kierkegaard*, François Bourin, Actualité de, 2011.

CHEVALLIER, *Être soi*, François Bourin, 2011.

CLAIR André, *Kierkegaard. Existence et éthique*, Puf, Quadrige, 1997.

CLAIR André, *Kierkegaard. Penser le singulier*, Le Cerf, La Nuit surveillée, 1993.

COLETTE Jacques, *Kierkegaard et la non-philosophie*, Gallimard, Tel, 1994.

DELECROIX Vincent, *Ce qui est perdu*, Gallimard, Folio, 2009. (roman « kierkegaardien », première édition 2006).

DELECROIX Vincent, *Singulière philosophie. Essai sur Kierkegaard*, Félin, 2006.

DESALMAND Paul, *Cher Stendhal. Un pari sur la gloire*, Presses de Valmy, 1999, Bérénice, 2005.

DESALMAND Paul, *L'Athéisme expliqué aux croyants*, Le Navire en pleine ville, 2007.

DESALMAND Paul, *Les Fils d'Ariane. Fragments d'un roman savoyard*, Arcadia, 2009.

DESALMAND Paul, STALLONI Yves, *Petit Dictionnaire des vraies fausses citations*, Albin Michel, 2011.

DESALMAND Paul, *Stendhal, Sartre et la morale*, Le Publieur, 2002, passé dans la collection Pocket, 2005, sous le titre *Sartre, Stendhal et la morale*.

FARAGO France, *Comprendre Kierkegaard*, Armand Colin, Coursus, 2005.

FARAGO France, *Søren Kierkegaard l'individu*, Michel Houdiard, 2008.

FORMERY Bernard, « Un centenaire. La Passion de Søren Kierkegaard », *Le Monde*, 12 novembre 1955, p. 6.

GRIMAULT Marguerite, *Kierkegaard par lui-même*, Seuil, Écrivains de toujours, 1962.

GUSDORF Georges, *Kierkegaard*, CNRS éditions, 2011 (Seghers, 1963).

HOHLENBERG Johannes, *L'Œuvre de Søren Kierkegaard. Le chemin du solitaire*, Albin Michel, 1960.

KIERKEGAARD Søren, *Œuvres complètes*, L'Orante, 1966-1986 (20 volumes dont le dernier comporte un index des noms propres, une chronologie et un « index terminologique » - définitions ou commentaire des mots clés de l'œuvre).

KIERKEGAARD Søren, *Correspondance*, Syrtes, 2003.

KIERKEGAARD Søren, *Journaux et cahiers de notes*, I, Fayard, L'Orante, 2007.

KIERKEGAARD Søren, *Journal (extraits)*, 5 volumes, Gallimard, Les Essais, I, 1963 ; II ; 1954 ; III, 1955 ; IV, 1957 ; V, 1961.

LE BLANC Charles, *Kierkegaard*, Les Belles Lettres, 2004.

MESNARD Pierre, *Le Vrai visage de Kierkegaard*, Beauchesne et ses fils, 1948.

NIETZSCHE Friedrich, *La Volonté de puissance*, II, Gallimard, Tel, 1995.

PINDARE, *Œuvres complètes*, La Différence, 1990.

- REVUES DES SCIENCES PHILOSOPHIQUES ET THÉOLOGIQUES,
Søren Kierkegaard, la tâche et l'art d'écrire. Vrin, CNRS et CNL, 2009.
- ROY Claude, *Les Rencontres et les jours, 1992-1993*, Gallimard, 1995.
- SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, *Nouveaux lundis*, VII, Michel Lévy frères, 1867.
- SARTRE Jean-Paul, *Situation*, IX, Gallimard, 1972.
- SARTRE Jean-Paul, *Questions de méthode*, Gallimard, Tel, 1960, 1986.
- STENDHAL, *Correspondances*, I, Gallimard, Pléiade, 1962.
- STENDHAL, *Correspondances*, III, Gallimard, Pléiade, 1968.
- STENDHAL, *De l'Amour*, Gallimard, Folio, 1980 (1822).
- STENDHAL, *Œuvres intimes*, I, Gallimard, Pléiade, 1981.
- STENDHAL, *Œuvres intimes*, II, Gallimard, Pléiade, 1982.
- STENDHAL, *Romans et nouvelles*, II, Gallimard, Pléiade, 1952.
- STENDHAL, *Vie de Henri Brulard* dans *Œuvres intimes*, II, Gallimard, Pléiade, 1982.
- STENDHAL, *Voyages en France*, Gallimard, Pléiade, 1992.
- UNESCO, *Kierkegaard vivant*, Colloque Unesco, Paris 1964, Gallimard, Idées, 1966.
- WAHL Jean, *Études kierkegaardiennes*, Vrin, 1974.
- WEIL Simone, *La Pesanteur et la grâce*, Pocket, 1985.